3e Année N° 87 Le N° 0$40 Jeudi 30 Avril 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS | INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
1er Mai — Saint-Philippe. — Ce que c'est qu'un Chef, par Bernard BREIL	1 à 3
Le delta tonkinois	4 à 10 et I et II
Fêtes et pèlerinages au Tonkin. — Pèlerinage de Huong-Tich	III à V
Nominations dans la Légion d'honneur	VI
En souvenir d'un grand industriel français : M. Marcheix, directeur général de la S.F.C.T. (1888-1940)	VII
Une poétesse japonaise à Hanoi. — Le tombeau de Minh-Mang	VIII
Voyage au Nord-Ouest (routes, villes, mines), par Paul MUNIER	11 à 14
La Semaine dans le Monde :	
Les Informations de la Semaine	15
Revue de la Presse Indochinoise	15
La Vie Indochinoise	17
Mots croisés n° 67	19
Solution des mots croisés n° 66	19

1er MAI — SAINT PHILIPPE

Ce que c'est qu'un Chef

par Bernard BREIL

LE 21 février 1916, dans le calme d'un matin clair et froid, s'abattit tout à coup sur l'ensemble du front de Verdun le plus effroyable bombardement qu'on eût jamais vu dans le monde. Cela dura neuf heures. Pendant neuf heures, des centaines et des centaines de pièces de tous calibres écrabouillèrent d'un feu continu nos lignes, nos arrières, nos communications, interdisant tout secours comme tout repli. Neuf heures durant, nos troupes durent demeurer sous cet ouragan, au cœur du cataclysme, sans rien pouvoir faire, dans leurs abris chancelants, que d'attendre la mort ou la folie.

A seize heures, soudain, tout se tut : l'infanterie allemande sortait de ses tranchées. Rien d'une ruée. Posément, avec lenteur, avec ordre et méthode, vague après vague, l'ennemi se mit en route vers le chaos fumant de nos lignes éventrées.

Or, contre toute attente, il y restait des vivants. Un coup de fusil claqua, un autre, puis un autre ; une mitrailleuse se mit à crépiter : notre front s'éveillait du coma. On vit des trous se faire dans les rangs de l'assaillant. La bataille de Verdun commençait.

***

Elle ne nous surprenait pas. Nous l'attendions. Nous avions eu des renseignements, des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

indices ; mais trop tard. Depuis plusieurs semaines nous travaillions sur nos points faibles. Mais nous n'étions pas encore prêts. Nos points faibles : l'insuffisance de nos défenses avancées, la pauvreté de nos communications. Il eût fallu des mois pour retailler tout cela à la mesure de l'événement qui se préparait.

Le « saillant de Verdun », enfoncé en coin dans les lignes ennemies, était cerné par elles de trois côtés, et à demi étranglé. Les plus importantes voies le reliant à l'arrière se trouvaient coupées, ou sous le feu des Allemands. Eux, par contre, et pour les mêmes raisons, amenaient tout à leur aise leurs hommes, leur matériel, leurs munitions, leur ravitaillement. Ils avaient monté l'affaire avec toute leur puissance et toute leur précision. Ils avaient concentré quatre corps d'armée frais, reposés, entraînés. Ils attendaient de la prise de la ville un immense prestige militaire, une profonde usure de notre résistance, peut-être notre effondrement ; ils s'engageaient à fond.

Pourtant leur assaut émoussa d'abord sa pointe. Il le fit sur des dizaines de milliers de sacrifices. Le mot d'héroïsme ne suffit pas pour exprimer cette défense acharnée, tenace, butée ; il faut ici redonner son vieux sens, dur et viril, à celui de « vertu ». Mais contre le fer et contre le feu, ce n'est pas encore assez que la vertu.

Renouvelant ses troupes à mesure qu'elles fondaient, l'ennemi, peu à peu, gagnait du terrain. Il s'infiltrait partout, noyant l'un après l'autre les centres de notre résistance. Le saillant n'avait pas sauté sous le premier coup ; mais il s'effritait.

C'est dans ces circonstances, devenues très graves, que Pétain allait prendre le commandement.

***

On allait voir ce que peut le génie d'un chef quand tout semble perdu.

C'est un puissant tonique que le récit de tels moments. Plus il « colle » aux circonstances vraies, et mieux s'accusent les contours vrais du génie. Le point précis se dégage où le chef cesse de céder au poids des choses, si écrasant soit-il, pour leur imposer sa volonté et sa marque. Un autre, cela apparaît avec évidence, n'eût pu que s'abattre sur les genoux ; l'homme de génie, on le voit qui s'approche du monstre sans frémir, prend sa mesure, et le maîtrise.

On comprend alors qu'il n'y a pas à discuter, que la grandeur seule peut expliquer le miracle, qu'elle existe, qu'elle s'impose, qu'il n'y a plus devant elle qu'à se soumettre et se dévouer.

***

Un officier de Joffre, envoyé en mission le 23 février dans la région fortifiée, en avait trouvé l'état-major « terriblement surmené ». Le 24, on se résigne à évacuer la Woëvre ; la cote 344 tombe ; partout des infiltrations. Plus encore que la veille, on a le sentiment que cet état-major, accablé, harassé, commence à perdre pied, à s'enfoncer dans l'événement, à s'en laisser submerger. Ses officiers, racontait plus tard Castelnau, « fournissaient depuis trois jours un effort surhumain. Ils avaient à peine mangé et dormi. Il fallait les soulager, réorganiser le commandement, y introduire l'ordre, le sang-froid, la précision ».

Qui ne l'a pas vu de près et par lui-même ignore l'épreuve de tension qu'une grande crise fait subir aux chefs responsables, et ne reconnaîtra jamais leur juste place à ceux qui n'en sortent pas brisés. Ce sont de ces choses que l'exécutant lui-même, encore moins l'homme de la rue, ne saurait imaginer.

Nous voilà au soir du 24 février (1). A Chantilly, au Grand Quartier Général, pendant que Joffre, enveloppé de son calme formidable, travaille ou se repose, ses officiers causent dans l'angoisse.

J'imagine cette veillée. Les tâches urgentes sont achevées. On ne peut qu'attendre. On se ronge d'impatience et de dévouement : mais que faire ? Et tandis qu'on attend, on cause. On profite de l'accalmie dans la pluie des faits pour faire le point. On essaie de comprendre. On confronte ses idées. On tente de hausser son esprit à la mesure de l'événement, d'oublier les coups de matraque dont il vous a roués dans la journée pour le considérer avec froideur. Les notions admises sont renversées ; les plans dressés quelques heures plus tôt sont périmés. Après le répit de la nuit, de quelles malices sera chargée l'aube prochaine ? Il s'agit d'oublier ce qu'on sait, ce qu'on souhaite, pour envisager la situation neuve avec des yeux neufs. Dans le tourbillon des forces contraires, on cherche un passage. De toute son âme on voudrait faciliter au chef sa tâche, transmettre et interpréter aussi intelligemment que faire se pourra, les ordres qu'il va donner, lui sou-

(1) On voudrait mille détails sur cette soirée, sur la nuit, sur la journée qui suivirent. Peut-être ont-ils été écrits : je n'ai sous la main que le livre de Recouly sur Joffre, très inférieur à ce grand sujet, nourri pourtant de témoignages directs, et le *Verdun* de Jules Romains, un roman, mais bâti sur un solide mortier de documents et de confidences où s'est usée la dent des critiques les plus rongeurs.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mettre, le moment venu, des propositions qui ne soient pas trop sottes...

Il y avait là Castelnau, Janin, Renouard. Renouard, soudain :

« Ne pensez-vous pas qu'il serait bon d'envoyer là-bas Philippe ? »

« Philippe », c'était Pétain.

***

L'idée de Renouard illumina la nuit ; Castelnau entre chez Joffre, la lui porte toute chaude. Joffre — ce temporisateur — l'approuve immédiatement, ordonne de mettre en route aussitôt l'état-major de Pétain, et de convoquer Pétain lui-même pour le lendemain matin à sept heures. Tant il apparaissait évident que Pétain, et Pétain seul, pouvait sauver la ville.

Joffre le vit à l'heure dite. Peu de paroles ; à peu près ceci : « La situation de Verdun n'est pas loin d'être désespérée : c'est pourquoi je vous y envoie. Je vous donnerai — si je peux — ce que vous me demanderez. »

Pétain passa ensuite au 3e bureau (opérations), regarda les documents qu'on lui avait préparés. Calme et laconique, à son ordinaire, il dit seulement :

« Pourquoi avoir évacué la Woëvre ? Quand il y a des tranchées, elles ne s'enlèvent pas comme ça. »

Puis, dans l'escalier, à son officier d'ordonnance :

« Eh bien ! si nous nous en tirons, nous pourrons aller brûler un cierge à Notre-Dame des Victoires ! »

Et il partit.

Tandis qu'il déjeunait, à Châlons, chez Gouraud, on le demanda au téléphone. C'était Castelnau. Castelnau était parti lui-même pour Verdun dans la nuit du 24 au 25, ayant reçu pleins pouvoirs de Joffre pour prendre en son nom, sur place et sur-le-champ, les décisions nécessaires, si graves fussent-elles. Maintenant, de la région fortifiée, en toute connaissance de cause, il pressait Pétain d'arriver en hâte.

Et Pétain repart, longeant vers la fin du voyage « un défilé de convois qui roulent vers la place, les colonnes qui encombrent le chemin, les sections sanitaires qui descendaient vers le sud, et surtout, spectacle lamentable, le flot désolé des habitants qui cherchaient un refuge au delà de la zone dévastée ».

Cependant Castelnau, sur une feuille de son carnet de poche, rédige l'ordre lui confiant le commandement des fronts de Verdun sur les deux rives de la Meuse, avec la mention : « Pour exécution immédiate ».

Quand Pétain le reçoit, il est onze heures du soir.

***

« Rien, raconte Castelnau, ne fut plus impressionnant que l'arrivée, en pleine bataille, en pleine confusion, de cet état-major, composé d'officiers remarquables, accoutumés depuis longtemps à travailler ensemble ». C'était l'« équipe Pétain ». Avec elle arrivaient l'ordre, la précision, le sang-froid, la régularité et la rapidité des liaisons.

Une page puissante de Jules Romains décrit cette prise de commandement.

Pétain, écrit-il, « s'arrête sur la route, à mi-chemin de Bar-le-Duc et de Verdun, à Souilly, s'installe provisoirement à la mairie du village, examine la carte, l'ordre de bataille, se fait donner ou confirmer les renseignements dont il a besoin ; téléphone de ci, de là ; et dans la nuit même, modifie de fond en comble l'organisation du front de Verdun ; le répartit en quatre groupements bien délimitées, de chacun desquels un général sera, sans ambiguïté, responsable ; trace en profondeur sur la carte quatre positions successives, qui devront être équipées en toute hâte et tenues à tout prix ; se fait expliquer le fonctionnement actuel des services de l'arrière : routes, automobiles, santé, eaux et forêts, cantonnements ; reconstitue, redresse, élargit, en trois coups de cuiller à pot, pour que tout soit à la hauteur des circonstances ; décide de transformer la route de Bar-le-Duc, seule voie d'accès subsistante, en une route à grand trafic capable d'écouler deux mille camions par jour ; décide également de rendre aux forts de Verdun leur rôle dans la bataille (pourquoi les forts seraient-ils seuls inutiles dans une guerre où le moindre fortin est si précieux ?) ; enfin, pour que tout ce programme ne reste pas lettre morte, réclame au Grand Quartier Général, suivant la promesse qu'il en a reçue, beaucoup d'artillerie, beaucoup d'aviation, plusieurs divisions de renfort, toutes les autos de charge disponibles, et dix mille territoriaux pour refaire et entretenir l'unique route sur laquelle la défense de Verdun va devoir vivre ».

Quant aux combattants, la nouvelle que Pétain, désormais, était là, les transfigura. Jules Romains a dépeint par petites touches, sans grandiloquence, mais avec force, cette régénération de l'enthousiasme, du dévouement et de la confiance.

Nul peut-être ne s'en doute encore, mais la dure bataille est désormais gagnée. Il avait suffi d'un homme pour retourner le sort des armes ; mais il avait fallu que cet homme fût Pétain.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Delta tonkinois

par P. T.

A la gloire de la Terre Tonkinoise.

Bien peu de temps suffit pour que fatalement
Surviennent ici-bas d'étranges changements,
Pour que des verts mûriers, la mer prenne la place
Alors que devant eux, ailleurs elle s'efface.

R. Crayssac.
(*Traduction du « Kim Vân Kiêu »*.)

PREAMBULE

TOPOGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE. — Formé par la nature au cours des siècles grâce à l'action de multiples phénomènes : transgression des mers, surrection des terres, action éolienne, action érosive des pluies ; alluvionnement des fleuves, le Delta tonkinois occupe actuellement une surface de près de 14.700 km², dont la forme est grossièrement celle d'un trapèze : Phu-tho et Thai-nguyên à l'Ouest et au Nord, Nho-quan et Phat-diêm à l'Est et au Sud, en sont les sommets.

Cette vaste plaine, qui donne au voyageur qui la traverse l'impression de la planitude absolue, présente, en réalité, des variations de niveau faibles et irrégulières : on représente assez bien l'ensemble de sa topographie en disant que la ligne Phu-tho, Nam-dinh marque une espèce de crête inclinée vers la mer, de la cote 13 à la cote 0, avec une pente moyenne de 9 centimètres au kilomètre et que, de part et d'autre de cette crête, les terres s'abaissent en pente très douce, plus marquée d'ailleurs à l'Est qu'à l'Ouest.

La formation du Delta daterait de l'ère quaternaire, date récente aux yeux des géologues, catégorie d'hommes dont les unités de mesure, il faut bien le dire, n'ont rien de comparable avec celles du commun des mortels !

Les plus anciens des documents historiques (!) relatifs à cette question, ne remontent qu'à quelques dizaines de siècles.

S'il faut en croire les **Annales Impériales**, sous le règne de An-Duong, au IIIe siècle avant J.-C., la ligne de rivage passait par le Hanoi actuel. Une autre source précieuse de documentation, la **Géographie générale de l'Empire d'Annam**, composée sous le règne de Tu-Duc, nous enseigne qu'un Gouverneur de la province de Nam-dinh du nom de Minh-Công, s'est emparé, quelque soixante ans avant l'an 1000, de la citadelle de Bo-hai-khâu, « port de mer à l'embouchure d'un fleuve », qui ne serait autre que l'actuel village de Ky-bô, fort proche du chef-lieu de la province de Thai-binh.

L'allongement du Delta serait donc en moyenne d'environ 4 kilomètres par siècle, bien qu'il puisse atteindre 5 à 6 kilomètres en certaines zones sous l'action combinée des courants littoraux et des apports fluviaux.

LES FLEUVES. — Le Delta tonkinois est constitué par la réunion de deux deltas : celui du Fleuve Rouge et celui du Song Thai-binh, fleuves dont les cours sont sensiblement parallèles et dirigés du Nord-Ouest vers le Sud-Est.

Ces deux fleuves, leurs affluents et leurs défluents aux ramifications innombrables, divisent la plaine en grands casiers naturels dont chacun a son individualité propre et dont la connaissance est indispensable à qui veut comprendre les problèmes que la nature pose à l'homme en cette partie du globe.

A tout seigneur, tout honneur : le Fleuve Rouge, qui prend sa source au Yunnan et se jette dans le Golfe du Tonkin après 1.300 kilomètres de parcours, reçoit dans la région de Viétri ses deux principaux affluents : la Rivière Noire et la Rivière Claire. Pendant près de 50 kilomètres à l'aval de Viétri, les eaux réunies du Fleuve Rouge et de ses deux affluents coulent en un seul lit.

C'est dans cette zone qu'en saison des pluies, le débit est le plus fort, et doit dépasser le chiffre énorme de 25.000 mètres cubes par seconde. Au fur et à mesure que se détacheront les défluents, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, le débit du Fleuve Rouge diminuera pour ne plus atteindre au maximum que 8.000 mètres cubes environ, après son dernier débranchement.

Ces défluents sont successivement :

Sur la rive droite, le Day ; puis, sur la rive gauche, le Canal des Rapides et le Canal des Bambous, qui se jettent tous deux dans le Sông Thai-binh ; toujours sur la rive gauche, le Sông Traly ; puis, sur la rive droite, le Canal de Nam-dinh, qui se jette dans le Day, le Sông Ninh-co et le Sông Ngo-dong.

Le Day, le Sông Tra-ly, le Sông Ninh-co et le Sông Ngo-dong vont directement à la mer.

Les plus importants de ces défluents sont le Canal des Rapides et le Canal de Nam-dinh dont les débits en crue peuvent respectivement dépasser 5.000 m³ et 6.000 m³/seconde.

En saison sèche, les débits diminuent considérablement ; celui du Fleuve Rouge n'est plus dans la région de Sontay, en période d'étiage, que de 600 m³ environ par seconde.

Le Sông Thai-binh, dont le bassin est infiniment plus petit que celui du Fleuve Rouge, soit 10.800 km² contre 138.000 km² pour ce dernier, est formé par la jonction du Sông Cau, du Sông Luc-nam et du Sông Thuong, qui se réunissent à l'amont de Sept-Pagodes.

A l'aval immédiat de ce centre, le Sông Thai-binh détache sur sa rive gauche un défluent important, le Sông Kinh-thay, puis reçoit aussitôt après les eaux du Canal des Rapides et beaucoup plus loin, à 50 kilomètres au Sud de Haiduong, à Qui-cao, celles du Canal des Bambous.

Le Sông Kinh-thay, principal défluent du Sông Thai-binh, se ramifie à son tour en multiples bras : Sông Lai-vu, Sông Van-uc, Sông Kinh-môn, for-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mant un lacis extrêmement complexe qui s'étend sur toute la région Kiên-an, Haiphong et Quangyên.

C'est à l'existence des deux grands canaux transversaux, sensiblement parallèles, qui relient le bassin du Fleuve Rouge à celui du Sông Thai-binh : le Canal des Rapides et le Canal des Bambous, qu'est dû l'alluvionnement rapide de la région Haiphong-Quangyên.

Les crues des affluents du Sông Thai-binh en amont de Sept-Pagodes sont relativement peu importantes — leur débit réuni atteint au maximum 3.300 m³/s. tandis que les apports massifs du Canal des Rapides (5.000 m³/s.), puis du Canal des Bambous (2.000 m³/s.), gonflent jusqu'à près de 10.000 m³/s., les flots du Sông Thai-binh entre Qui-cao et la mer.

A l'étiage, le débit du Sông Thai-binh est très faible. A l'amont de Sept-Pagodes, il est seulement de 80 m³ !

LES CASIERS. — Les berges du Delta tonkinois, se comportant selon une loi générale, surélèvent leurs rives par l'effet de leurs crues. Les énormes quantités d'alluvions maintenues en suspension, ou charriées sur le fond quand les eaux sont assurées d'une vitesse suffisante, se déposent quand la vitesse des eaux diminue au-dessous d'une vitesse critique, variable selon la dimension des produits. Les produits les plus lourds tendent à se déposer sur les bords immédiats des fleuves, dans le lit majeur à chaque débordement.

Cette action répétée pendant des siècles a constitué sur les berges des bourrelets naturels élevés de quelques mètres et larges parfois de plusieurs centaines de mètres. Le phénomène est d'ailleurs beaucoup plus frappant pour le système du Fleuve Rouge que pour celui du Sông Thai-binh dont les eaux sont moins chargées en alluvions, tout au moins à l'amont de Sept-Pagodes.

La surface du Delta a donc été divisée naturellement en régions basses plus ou moins colmatées, nettement séparées les unes des autres, et que l'on appelle des casiers.

L'action des hommes a complété ou modifié cette division naturelle par la construction de digues de protection ou de cloisonnement.

Quand nous aurons ajouté que toute la région proche de la mer est couverte de cordons littoraux, orientés parallèlement au rivage actuel de la mer, cordons séparés par les dépressions com-



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blées par les alluvionnements progressifs des fleuves, nous aurons achevé de fixer les traits essentiels de l'hydrographie et de la topographie du Delta tonkinois.

CLIMAT. — Les observations méthodiques organisées depuis le début de l'occupation française fournissent des données précises sur une période d'assez longue durée pour nous donner une connaissance suffisante des phénomènes qui caractérisent le climat du Delta. Ce n'est pas que les souverains annamites n'aient pas compris l'importance primordiale d'une connaissance approfondie du climat pour l'agriculture. En voici un exemple :

« En l'année Giap-Tuât, treizième année de Gia-Long (1814), au sixième mois, le roi donna aux autorités l'ordre de noter la température, la pluie et le vent, en écrivant horizontalement, et de lui adresser ensuite ces tableaux chaque mois. »

Mais il n'a pu malheureusement être retrouvé trace des archives du « Service Météorologique » de l'époque !

Le Delta du Tonkin et les bassins des fleuves qui le parcourent, sont soumis au régime des moussons qui présente deux saisons bien caractérisées :

L'une fraîche et sèche d'octobre à avril ;

L'autre chaude et pluvieuse de mai à septembre.

La quantité totale des pluies qui tombent sur le delta est en moyenne assez élevée, et l'évaporation est faible ; malheureusement, le régime des moussons est assez irrégulier, les précipitations sont très irrégulièrement réparties et varient non seulement d'une année à l'autre, mais encore au cours d'une même période culturale.

Il ressort des observations faites et centralisées par le Service Météorologique de l'Indochine, que les huit dixièmes de la pluie totale annuelle tombent sur le Delta pendant les mois de mai à octobre, les mois d'août et septembre étant les plus pluvieux.

Toutefois, pendant la saison dite « sèche », un phénomène particulier au Tonkin et au Nord-Annam, le « crachin », vient parfois au secours des agriculteurs ; une pluie fine tombe alors sans interruption, l'humidité relative devient considérable. Mais ce phénomène est aussi caractérisé par une durée et une régularité extrêmement variables.

La moyenne générale des pluies totales est de près de deux mètres, mais il est des années terriblement sèches où la chute totale est à peine de un mètre.

Ces années de grande sécheresse sont, à juste titre, redoutées par la population. Elles étaient d'effroyables calamités avant que les travaux publics de toute espèce : aménagement hydraulique et développement des voies de communication, et que le développement des ressources dû à l'équipement industriel du pays ne soient venus en rendre les effets moins douloureux.

Nous n'énumérerons pas toutes les années catastrophiques dont les Annales annamites ont conservé le souvenir.

Malgré les mesures de toute espèce prises par les anciens rois d'Annam : distribution d'argent, distribution de riz, remise des impôts, cérémonies rituelles, la famine sévissait, les vols se multipliaient, des bandes armées ravageaient le pays.

Aussi la crainte de la sécheresse a marqué de son empreinte profonde toute la vie des villages, et nous la retrouvons encore aujourd'hui dans les cérémonies cultuelles du moindre hameau.

La sécheresse n'est pas, hélas ! le seul des maux dont souffre l'agriculture tonkinoise. Les typhons qui se comblent au-dessus du Delta y provoquent parfois des précipitations extrêmement abondantes, qui, sans influence appréciable sur les crues du Fleuve Rouge, sont redoutables pour toutes les zones basses des casiers, et provoquent fréquemment des crues violentes du Sông Thai-binh.

Tout récemment encore, en 1940, les typhons qui se sont abattus sur le bas Delta dans la région de Nam-dinh, Ninh-binh et Phu-ly, en septembre et octobre, ont entraîné des pertes considérables, en détruisant près de 40 % des récoltes sur pied.

LA POPULATION

Le paysan annamite vit donc sous des menaces perpétuelles, mais une longue tradition a formé son caractère à la hauteur de ces menaces : par sa ténacité, sa patience, sa résignation et son labeur, il provoque l'admiration de ceux qui suivent ses efforts sans cesse répétés pour recommencer mas et repiquages détruits.

C'est donc un problème capital que de fournir à la population extrêmement dense du Delta les aliments nécessaires à sa subsistance, et surtout le riz, base de sa nourriture.

La population du Delta atteint près de 7.000.000 d'habitants en y comprenant les habitants des villes de Hanoi, Haiphong et Nam-dinh, soit une densité moyenne de près de 450 habitants au km², densité qui, en certaines provinces : Nam-dinh, Thai-binh, Hà-dong, dépasse 600 habitants au km².

Or, cette population ne cesse de s'accroître ; les auteurs sont unanimes pour admettre un taux d'accroissement annuel de la population au moins égal à 13 pour mille et probablement supérieur — soit donc un accroissement annuel d'au moins 80 à 90.000 habitants.

En admettant en moyenne pour chaque habitant une consommation annuelle de deux cents kilogrammes de riz, c'est donc près de un million quatre cent mille tonnes (1.400.000 T.) de riz, soit environ deux millions cent-soixante mille tonnes (2.160.000 T.) tonnes de paddy par an, qui sont nécessaires pour assurer une ration convenable à chaque habitant.

La production actuelle en paddy du Tonkin n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure que les aménagements exécutés produisaient leurs effets, et a permis jusqu'à maintenant, de faire face à une augmentation de population qui a atteint près de 50 % en 30 ans !

Mais il faut absolument que l'augmentation de la production atteigne et même dépasse l'augmentation de la consommation. C'est à quoi s'emploie l'Administration française par tous les procédés en son pouvoir. Les uns : réduction des aléas culturaux sur les superficies cultivées et augmentation des superficies cultivées relèvent surtout du domaine des Travaux publics ; les autres, augmentation des rendements par le perfectionnement des méthodes de culture, la sélection, la fumure, etc..., relèvent davantage du domaine des Services agricoles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce sont les méthodes et les réalisations relevant du domaine des Travaux publics que nous allons exposer.

***

LA DEFENSE CONTRE LES INONDATIONS

Le problème primordial était de mettre les campagnes à l'abri des débordements des fleuves.

Les crues du Fleuve Rouge surviennent pendant la période juin-octobre. L'expérience des cinquante dernières années montre que les crues les plus redoutables se produisent en juillet et en août, la cote des eaux à Hanoi qui, à l'étiage, est en moyenne de +2,25, dépasse au moment des fortes crues la cote +11,00 — elle s'est élevée le 8 août 1940 à +12,30, cote la plus forte qui ait jamais été enregistrée.

Le régime du Fleuve Rouge est très irrégulier et présente des différences considérables d'une année à l'autre ; certaines années, telles l'année 1941, sont remarquables par l'absence de fortes crues, alors que d'autres années voient se succéder plusieurs crues dangereuses.

L'allure de chaque crue : cote atteinte, rapidité de la montée, rapidité de la descente, est sous la dépendance directe de la propagation des crues dans les grands affluents.

Quand les crues du Fleuve Rouge, de la Rivière Noire et de la Rivière Claire se conjuguent, c'est alors que l'on observe dans le tronc commun à l'aval de Viétri les crues les plus considérables.

Il est certain que si les trois crues maxima de chacun de ces fleuves se rejoignaient simultanément à Viétri, le Delta subirait l'épreuve d'une crue encore plus formidable que celle de 1940 et que la cote à Hanoi dépasserait +12,50, si ce n'est +13,00 !

Les crues du Song Thai-binh, pour être moins redoutables que celles du Fleuve Rouge, ont récemment prouvé — en 1937, 1938 et 1939 — qu'elles étaient loin d'être négligeables. L'époque à laquelle elles se produisent est un peu plus tardive que celle du Fleuve Rouge. Le point crucial auquel il convient de se reporter pour leur comparaison est le nœud de Sept-Pagodes. C'est en août et septembre que l'on y enregistre les maxima, maxima qui résultent surtout du comblement de typhons au Nord-Est du Delta.

En 1937, a été observée la plus forte crue connue à Sept-Pagodes où la cote s'est élevée à +5,68, alors qu'auparavant on n'avait enregistré qu'une cote de +4,86.

Par ailleurs, les liaisons qui existent entre les 2 bassins du Fleuve Rouge et du Sông Thai-binh, mettent ce dernier sous la dépendance directe des crues du Fleuve Rouge.

Le Canal des Rapides, principalement, avec ses 5 à 6.000 m³/s., provoque rapidement une surélévation des eaux à Sept-Pagodes qui contrarie l'écoulement des eaux des fleuves formant patte d'oie à l'amont de Sept-Pagodes, et les fait déborder même s'il n'y a pas eu de très fortes précipitations sur leur propre bassin versant.

Heureusement, il n'y a pas eu concomittance jusqu'à ce jour entre une crue exceptionnelle du Fleuve Rouge et une crue exceptionnelle des propres affluents du Sông Thai-binh. Si cette hypothèse, ultra pessimiste, se réalisait, on se trouverait en présence d'un de ces fléaux naturels dont l'homme ne peut que subir les effets catastrophiques.

Des ravages des inondations, les occupants du sol, ont, de tout temps, tenté de se préserver.

L'ŒUVRE DES DYNASTIES ANNAMITES. — Les rois d'Annam, aussi bien que les empereurs de Chine, se sont efforcés de mettre les campagnes à l'abri des débordements des fleuves, surtout du Fleuve Rouge et de ses défluents. Le Cang-Muc mentionne, en 1099, la construction d'une « digue » élevée sur la rive du fleuve, au village de Co-xa (province de Hadong).

Il est tout à fait probable que les habitants observant l'heureux effet de protection contre les crues moyennes des bourrelets naturels des berges, l'ont accentué en construisant sur ces bourrelets des embryons de digues.

Dans une période un peu moins ancienne : au XIII[e] siècle le **Dai-Viêt-Nhi** (Annales rédigées sous la dynastie des Lê) donne des indications assez précises sur de nombreux travaux de digues. C'est à cette époque — en 1248 — que « toutes les provinces reçoivent l'ordre de commencer à la construction d'une digue allant de la source du Fleuve Rouge à la mer ». D'année en année, de siècle en siècle, le réseau des digues s'est étendu. Mais construites sans plan d'ensemble, avec une section insuffisante et des procédés défectueux, ces digues résistaient mal et étaient continuellement détruites par l'érosion des berges, les submersions et les infiltrations.

N'importe ; cela ne décourageait pas les cultivateurs qui reconstruisaient avec une inlassable obstination les digues détruites.

Aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, des événements de toute espèce : révoltes, guerres entre les Trinh et les Nguyên, guerres entre le Tonkin et la Cochinchine, ralentirent l'effort des bâtisseurs de digues, bien qu'à la fin du XVII[e] et au début du XVIII[e] siècles les rois de la dynastie des Lê aient donné un regain d'activité aux travaux. Il faut attendre la solide dynastie des Nguyên pour trouver à nouveau mention dans les documents historiques (**That-Luc**) d'un effort soutenu des rois d'Annam. Gia-Long surtout, Minh-Mang, puis Thiêu-Tri et Tu-Duc apportèrent leur contribution à l'œuvre commune. C'est à ce dernier que l'on doit, en 1858, le creusement d'un nouveau chenal d'entrée au Canal des Rapides, en aval de l'ancien confluent obstrué par les alluvions.

Minh-Mang, réformateur avisé, codifia et organisa la défense des digues en période de crues dans chaque province.

Il s'occupa en même temps des questions d'irrigation et d'assèchement, en s'efforçant de trouver des solutions générales pour le Delta tonkinois.

Il est frappant de constater qu'au fur et à mesure que s'étendait le réseau des digues, les populations se plaignaient de plus en plus de la gêne qui en résultait pour l'irrigation et l'assèchement des terres. Ce sont des problèmes difficiles à concilier et qui demandent une technique sûre et éprouvée, que ceux de la maîtrise des eaux. Se défendre contre les inondations et en même temps assurer à volonté soit l'irrigation, soit l'assèche-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment des terres, tel est le but idéal, mais difficile à atteindre.

Aussi, dès 1803, trouve-t-on mention dans le **Thât-Luc** de Gia-Long d'une enquête sur l'utilité et le danger des digues.

C'est la première, historiquement connue, et non la dernière. Minh-Mang, dans sa sagesse, disait aux mandarins de son entourage : « Si les digues ont été construites, c'est qu'elles répondaient à vos besoins ; à quoi bon tenter une destruction totale qui créerait des difficultés sans nombre et nous exposerait aux critiques des générations futures ? »

Après lui, Tu-Duc, plus hostile au système des digues, n'osa pourtant jamais prendre la décision de les supprimer.

Aussi, les Français quand ils ont occupé le Tonkin, se sont trouvés devant une situation de fait : le Fleuve Rouge et ses grands défluents étaient endigués, ils l'étaient plus ou moins bien ; n'importe, le système tel qu'il existait, et quoique sujet à des ruptures continuelles et quasi certaines en cas de très fortes crues, mettait le Delta à l'abri de l'inondation pendant les années où la nature clémente ne gonflait pas outre mesure les eaux du Grand Fleuve.

L'ŒUVRE DE L'ADMINISTRATION FRANÇAISE. — Les Commissions d'études, qui, à l'instigation du Protectorat, anxieux de trouver un remède à la situation critique du Delta, se sont réunies en 1896, en 1904 et 1905, en 1905-1906, en 1915, en 1924 et enfin en 1926, ont chaque fois rediscuté le problème à fond.

Les travaux des premières commissions montrent un certain flottement dans la doctrine et cela n'est que trop compréhensible.

Manquant de la documentation essentielle, les techniciens à qui l'on réclamait dans des délais très courts des plans d'ensemble de l'aménagement du Delta, tâtonnaient et hésitaient devant l'importance des réalisations, craignant d'être taxés d'exagération.

Peu à peu, la documentation se crée ; le nivellement général du Delta, l'établissement des cartes au 1/25.000e du Service Géographique, l'observation systématique et continue des hauteurs d'eau et des débits, donnent aux ingénieurs une connaissance approfondie des éléments du problème.

Il est remarquable que la seule solution pratique admise dès lors pour la lutte contre les inondations est l'établissement d'un système de digues suffisamment fortes. D'année en année, le réseau de digues est amélioré en plan, renforcé en hauteur et en section.

Le premier projet de renforcement général adopté en 1917 est aussitôt mis à l'exécution et terminé en 1922. Son efficacité frappant les esprits, un projet plus important fut mis à l'étude en 1924 et était en cours d'exécution, quand, en 1926, se produisit la rupture des digues du Fleuve Rouge à Lam-giu, en face de Hanoi.

La crue, une des plus formidables connues à cette époque, atteignait à Hanoi la cote +11,92 et menaça dangereusement la ville dont les digues étaient relevées au fur et à mesure que montaient les eaux.

Aussitôt, le grand animateur du Service des Travaux publics de l'époque, l'Inspecteur général des Travaux publics Pouyanne, saisissait le Gouvernement d'un programme d'exécution accéléré de travaux de renforcement des digues du bassin du Fleuve Rouge.

Une Commission se réunit, étudia ses propositions et fixa le programme d'exécution. Ce fut le programme de 1926 qui, exécuté avec une continuité et un esprit de suite remarquables, aboutit au réseau de digues qui a montré depuis lors son efficacité.

Les digues exécutées selon le programme de 1926 ont une section très aplatie qui leur donne une grande stabilité, l'emploi des rouleaux corroyeurs (rouleaux à roues cannelées) utilisés systématiquement pour les masques étanches et bêches d'ancrage leur a donné une résistance inconnue antérieurement.

La progression des cubes de terrassements marque l'effort accompli par les Annamites avant 1885 et celui accompli depuis lors par les Français.

Les chiffres se passent de commentaires.

Les voici :

Les Annamites ont mis en œuvre avant 1885 : 22.000.000 de m³ de terrassements ;

Les Français ont porté le chiffre des terrassements :

de 1885 à 1924 à 44.000.000 de m³ ;
de 1924 à 1930 à 73.800.000 m³ ;
de 1930 à 1935 à 87.000.000 de m³ ;
de 1935 à 1941 à 100.000.000 de m³.

Remarquons que M. Pouyanne, dans son étude sur l'hydraulique agricole au Tonkin éditée en 1931, prévoyait que le chiffre des terrassements résultant du programme de 1926, serait de 77.000.000 m³ seulement.

Mais depuis lors d'autres renforcements et des variantes des endiguements ont dû être exécutés.

Les ruptures de 1937-1938 et 1939 qui ont affecté les seuls endiguements du Bassin du Sông Thaï-binh, alors que ceux du Fleuve Rouge tenaient, ont montré la nécessité de renforcer ces endiguements plus faibles que ceux du Fleuve Rouge.

Un renforcement général des digues des fleuves de ce bassin : Sông Thai-binh, cours inférieur du Canal des Rapides, Sông Cau, Sông Thuong, Sông Co-man, Sông Kinh-thay, fut décidé et poussé énergiquement malgré la guerre survenue en 1939.

Ce renforcement sera achevé au cours des années 1942 et 1943, l'incertitude régnant sur le projet dit « d'Haiphong les eaux claires » ayant retardé jusqu'à ce jour l'exécution des renforcements près de Sept-Pagodes.

Par ailleurs, la crue exceptionnelle du Fleuve Rouge de 1940 montra la nécessité de quelques renforcements d'endiguements du Bas-Delta, dans les provinces de Nam-dinh et Thai-binh surtout, mais aussi dans celles de Hung-yên et Ha-nam. Un renforcement de tous les endiguements moins résistants fut aussitôt décidé et exécuté dans la seule saison sèche 1940-1941.

Enfin, de nombreuses « variantes » ont déjà dû être exécutées. Le tracé des digues, en plan, est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

souvent défectueux, car l'on s'est toujours attaché à respecter autant que possible les anciens tracés. Malgré les défenses des berges qui s'amplifient d'années en années, il arrive parfois que la lutte contre les érosions d'un fleuve devienne pratiquement impossible. Il faut alors modifier le tracé et écarter la digue du fleuve, c'est ce qu'on appelle faire une « variante ». Ces variantes nécessitent fréquemment, lorsqu'il s'agit de grandes digues classées, des mises en œuvre de terrassements très importantes, se chiffrant parfois par 200 à 300.000 m³ de remblais.

La défense des berges contre les érosions est un problème ardu qui est étroitement lié à celui des endiguements. Les tracés de régularisation des lits mineurs des fleuves doivent être judicieusement étudiés, car il est vain de chercher à entrer en lutte ouverte contre les eaux; il vaut mieux chercher à s'adapter aux lois des érosions naturelles et consolider le travail de la nature. La technique actuelle, qui consiste à consolider les berges concaves par des revêtements d'enrochements, donne des résultats satisfaisants dans l'ensemble ; elle s'est traduite par l'immersion de près de 2.000.000 m³ de moellons depuis l'occupation française.

Chaque année, 100.000 à 150.000 m³ de moellons sont utilisés pour parfaire ou entretenir ce qui existe déjà.

Parmi tous les moyens qui se présentaient à l'esprit pour lutter contre le fléau des débordements des fleuves, le renforcement général des endiguements a donc été l'objet de réalisations impressionnantes par leur continuité et par leur importance. Est-ce à dire qu'il était le seul moyen utilisable ?

Que non pas ; bien d'autres solutions ont été envisagées et ont donné lieu à d'âpres discussions : énumérons-les :

Destruction complète ou arasement des digues ;

Augmentation du nombre de défluents ou amélioration des défluents existants ;

Création de réservoirs d'emmagasinement dans la Haute Région ;

Création des champs d'inondation dans le Delta ;

Amélioration du lit majeur du Fleuve Rouge et fixation du lit mineur,

sans compter d'autres plus ou moins baroques.

Parmi ces solutions, celle de la destruction complète ou de l'arasement des digues, a la faveur de maints esprits, et rituellement après chaque grande crue on la voit réapparaître.

Dans les conditions « actuelles » de peuplement et d'aménagement économique du Delta tonkinois, elle est absolument impraticable ; le serait-elle d'ailleurs théoriquement, que les paysans annamites se chargeraient à grands coups de fléaux, de triques et de piques, d'amener le « théoricien » qui essaierait de passer à l'exécution à une saine conception des réalités.

Les seules solutions qui ont réellement retenu l'attention des techniciens avertis, sont : la création d'un vaste champ d'inondation dans le Delta, en l'espèce le territoire de la province de Vinh-yên, le dégagement du lit majeur des fleuves, et de l'amélioration du lit mineur.

La première de ces solutions, certainement efficace, du moins pour des crues de faible durée, et pour le seul bassin du Fleuve Rouge, a été étudiée très attentivement ; des déversoirs de crues ont été construits dans la digue du Fleuve Rouge mais, après quelques timides mises en service, ces déversoirs ont dû rester fermés devant l'hostilité manifestée par les populations pour qui le sens de l'intérêt général est lointain, mais celui de l'intérêt propre, particulièrement aigu !

La deuxième et la troisième solutions, celles de l'amélioration du lit des fleuves et des défluents existants, soulèvent des problèmes difficiles que l'Administration française s'efforce de résoudre peu à peu, sans léser brutalement et gravement les populations établies dans le lit majeur. D'ores et déjà, toute construction nouvelle est subordonnée à l'autorisation du Résident Supérieur au Tonkin, et la construction de tout nouvel endiguement soumise à une enquête extrêmement approfondie des services techniques.

CONCLUSION

Le réseau de digues du Delta tonkinois a fait au cours de la grande crue de 1940 la preuve de son efficacité. Les quelques ruptures enregistrées sont d'importance réelle relativement minime.

En effet, sur une superficie totale défendue par les digues classées, et qui atteint 1.000.000 d'hectares, 7.500 hectares seulement ont été submergés par suite de ces ruptures, et ce n'est que sur 750 hectares que la récolte du 10e mois a été définitivement perdue de ce fait.

Quand on sait que le réseau de digues classées atteint une longueur de 926 kilomètres, on peut admettre que c'est un beau résultat et un bel exemple de ce que vaut la collaboration franco-annamite bien comprise.

Que la médaille ait son revers, nous n'en disconviendrons pas. Les endiguements privent les terres qu'elles abritent de l'apport des eaux fertilisantes des fleuves en crue, ils posent des problèmes difficiles à résoudre pour l'évacuation des eaux de pluie tombant sur les casiers endigués, ils contribuent sans doute à accélérer l'extension du Delta en canalisant jusqu'à la mer les eaux chargées de sable et de limon, enfin, ils provoquent un exhaussement du niveau des crues qui n'est pas sans danger. Il est certain que la suppression des champs d'inondation est la cause réelle et primordiale du relèvement des fortes crues. Bien des esprits et non des moins avertis s'imaginent pourtant que cet exhaussement est provoqué par une surélévation du lit des fleuves, conséquence directe des endiguements. Ce phénomène, s'il se produit, ne se produit en tout cas que très lentement et demande des siècles pour se faire sentir de façon sensible. Ce serait un argument faux que d'invoquer l'apparition de bancs de sable en un point donné, là où, l'année précédente, existait une fosse profonde. Les bancs alluvionnaires se déplacent d'année en année, et ces déplacements rendent vain tout espoir de détermination précise d'un exhaussement du lit d'un fleuve en quelques années. Le lit d'un fleuve n'est pas quelque chose de régulier comme la chaussée d'une digue, c'est une succession de fosses et de seuils, constamment variables en position et en profondeur. Donc, sans méconnaître le phénomène, ne lui attribuons pas, comme immédiats, des effets qu'il ne peut produire qu'en plusieurs siècles.

C'est donc bel et bien l'existence d'un système de digues solides qui a provoqué la surélévation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du niveau visible des crues et non l'exhaussement du lit du fleuve. Tel qu'il existe, ce système est d'ailleurs de taille à se défendre contre des crues, qui, il y a seulement 20 ou 30 ans, auraient provoqué des ravages considérables.

Est-ce à dire qu'il est à l'abri de toute épreuve ?

Que non pas ! Ceux qui ont la responsabilité de la défense des digues, savent trop bien qu'elle nécessite une vigilance de tous les instants ; l'eau est une terrible ennemie qui sait profiter des moindres chemins pour trouver sa voie. L'innombrable population de rongeurs et d'insectes qui trouvent fort commode d'y installer leur habitat et d'y creuser leurs galeries, les racines perforantes des arbres, parfois même, hélas ! la sottise des humains, voilà bien des ennemis qu'il faut sans cesse dépister et vaincre.

Le danger est permanent et redoutable, le moindre incident peut l'aggraver et nécessite une intervention immédiate, rapide, massive et continue.

Par ailleurs, l'homme ne saurait songer à lutter contre une accumulation de toutes les circonstances les plus défavorables. Une conjonction des maxima des crues des affluents ou leur répétition due à des compléments de typhons rapprochés, risquerait de déjouer toutes les prévisions humaines et de provoquer dans le Delta des crues d'un niveau jamais connu.

Donc, quelle que soit la sécurité que procurent les digues, le péril de les voir détruites par infiltration, par érosion de berge ou par submersion, est constant.

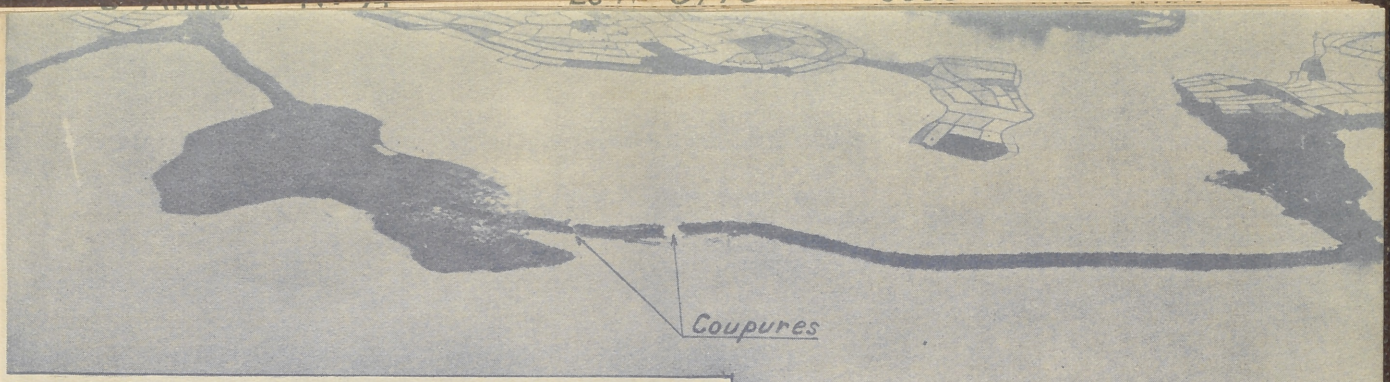
La défense contre ce péril est minutieusement organisée. Un réseau serré de surveillance administrative et technique est institué dès le début de la saison des pluies, avec des systèmes d'alerte progressive comportant une véritable mobilisation de la population, qui s'y prête avec un cœur admirable. Il faut avoir vu les nhà-quês accourir par centaines à l'appel du tam-tam et participer avec une hâte fiévreuse à la consolidation des points faibles pour se rendre compte à quel point ils comprennent la nécessité de « tenir » à tout prix.

Les résultats déjà obtenus sont garants que, sauf le cas d'une véritable catastrophe, si ceux qui conduisent la lutte à tous les échelons sont bien assurés de la nécessité absolue d'une surveillance minutieuse et permanente, s'ils sont décidés fermement à « tenir » jusqu'au bout et à mettre en œuvre, dans ce but, tous les moyens nécessaires, la lutte contre l'inondation doit dorénavant être victorieuse pour le plus grand bien des fils de la Terre tonkinoise.

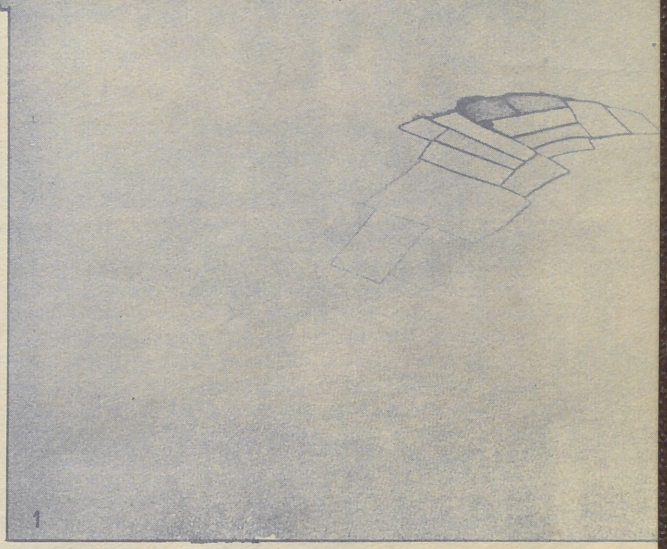
LE MARÉCHAL A DIT :

« Que tous les Français se groupent autour du Gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la Patrie. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



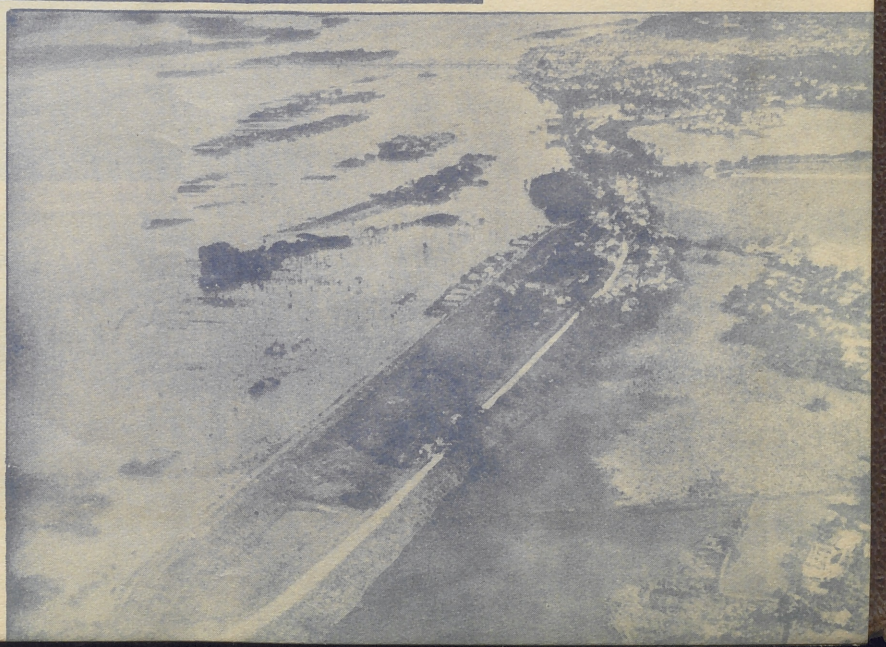

2


1


3

1. — Coupures dans l
diguette du village d
Yên-Liêu (Mỹ-Thôn
rive gauche du Sôn
Bắc-Cầu (Photo pris
le 2 août 1939).

2. — Rupture d'une digu
secondaire, à Phú-Tho



Vue aériennes du Fleuve Rouge
en crue.

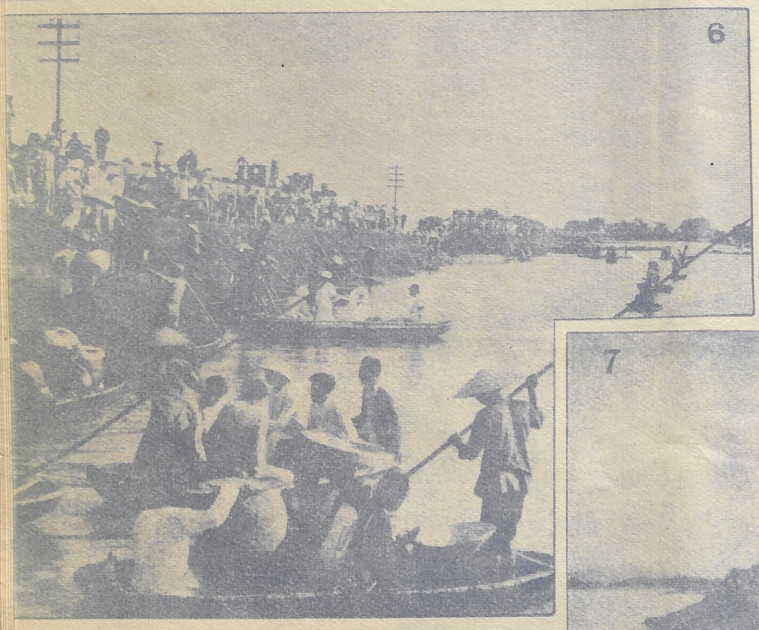
3. — Région aval Hanoi.

4. — Région amont Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



5



6

5. — Exécution en pleine crue des travaux de renforcement d'une digue menacée.

6 et **7**. — Coupure du chemin de fer près de la station de Sen-Hô (ligne de Hanoi à Langson). Transbordement des voyageurs par sampans.



7

8. — Coupure à l'endroit du drain sur l'ancienne digue de Vủ-Giản (D. R. G. du Sông-Thương).

9. — Construction hâtive d'une banquette d'exhaussement sur une digue menacée de submersion.



8



9

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FÊTES ET PÈLERINAGES AU TONKIN

PÈLERINAGE DE HƯƠNG-TÍCH

(28e jour du 2e mois annamite — 13 avril 1942)

par Jean FRANÇOIS

« Les Cambodgiens ont le temple d'Angkor, les Annamites ont la grotte de Hương-Tích. »

Ainsi s'expriment, dans leur foi admirative, les lettrés annamites.

Sans risquer un jugement comparatif aussi audacieux, on peut cependant affirmer que la grotte de Hương-Tích « est la plus belle sous le ciel d'Annam ».

C'était l'avis du seigneur Trịnh qui, au XVIIe siècle, calligraphiait de son pinceau habile cette sentence que les générations se sont transmises : *Nam thiên đệ nhất động.*

Ce site fameux évoque ce qu'on appelle communément « le bout du monde », tant par le pittoresque sauvage que par la paix profonde qui s'en dégage.

Mais ce bout du monde se trouve aux portes d'Hanoi. Et il justifie le court voyage que l'on fait pour l'atteindre.

Située dans un cadre grandiose de rochers et de montagnes, au village de Yên-vỹ, huyện de Mỹ-đức, province de Hà-đông, à 65 kilomètres de Hanoi, cette grotte fut découverte il y a environ trois cents ans, vers la fin du règne des Lê postérieurs.

On y célèbre le culte du Bouddha sous la forme de la populaire Quan-Am, « La Vierge Bouddhique aux mille mains », vénérée dans tout l'Extrême-Orient sous des noms divers (l'Avalokitesvara des Hindous, la Kouan Yin des Chinois et des Japonais) ; c'est la déesse de la Miséricorde, qui est censée répandre la clémence et la bonté parmi les hommes et plus particulièrement la fécondité parmi les femmes.

Aussi voit-on chaque année, pendant les trois premiers mois du printemps annamite, une foule innombrable se presser vers ces sanctuaires.

Les fidèles viennent de toutes parts, accourent de tous les villages de cette vieille terre d'Annam ; d'où le qualificatif poétique sous lequel on a coutume de les désigner : « thập phương », « ceux qui viennent des dix directions ».

Foule interminable, foule anonyme mais dont le multiple visage reflète une foi sincère et une piété ardente.

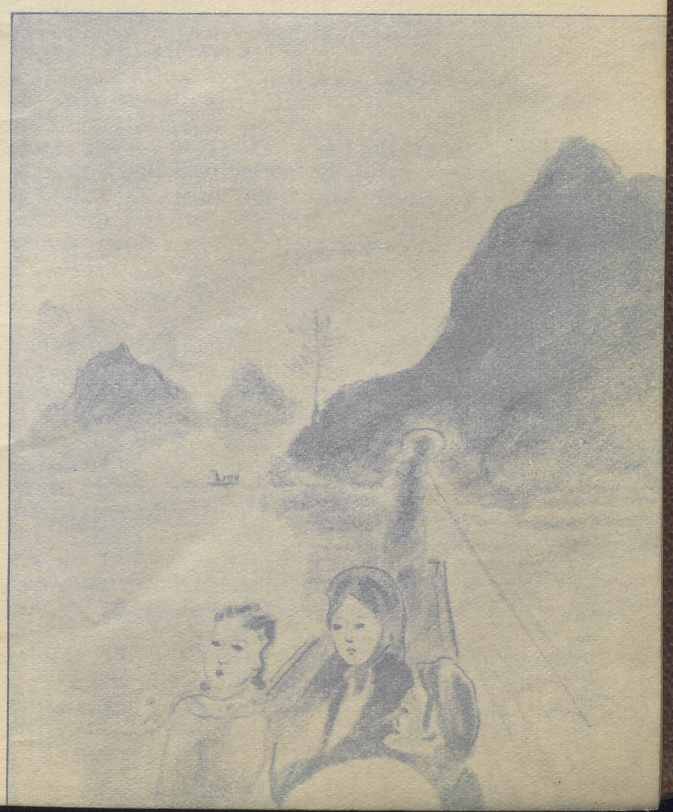
La religiosité qui se dégage de ces lieux saints surprend le touriste habitué au désordre bruyant des pèlerinages d'Asie.

Une habitude touchante consacrée par une tradition séculaire veut que les pèlerins se saluent en échangeant une prière à Bouddha : *Nam vô A Đi Đà phật.* « Que le Bouddha Amithaba soit avec nous » — telle est l'invocation qui, répétée par mille bouches s'élève comme une clameur de cathédrale de la colline sacrée.

Partout et à chaque instant Bouddha est invoqué. On demande constamment et à haute voix son assistance et sa protection. On les demande non seulement pour soi-même mais aussi pour le voisin, pour tous ceux, proches ou étrangers, touristes ou pèlerins qui sont venus participer à la dévotion générale.

L'étonnement saisit le touriste à peine embarqué sur une de ces longues barques effilées et élégantes, chargées de pèlerins jusqu'au ras bord, qui le mènera, en une petite heure de lente navigation, au débarcadère de Hương-Tích. Tous, hommes, femmes et enfants sortent comme par enchantement de leur réserve coutumière et l'accueillent avec un grand geste de la main et un retentissant : *A Di Đà phật.* Belle leçon pour les Français qui croient les Annamites incapables d'expansion ! Bel exemple pour les Annamites des villes, souvent confits en réticence, qui peuvent en tirer une leçon de spontanéité et de simplicité. La cordialité la plus franche est immédiatement créée par ces épanchements, et toute la traversée s'accomplira dans une atmosphère extraordinaire, au sens littéral du terme.

Le paysage, au milieu duquel l'étroite rivière déroule son cours paisible, y participe. Note vive des kapokiers se détachant sur le fond noir des rochers, vert émeraude de l'eau que brise la cadence des rames, fléchettes d'argent des poissons réveillés en sursaut de leur sommeil, *A Di Đà phật !* retentissants des barques qui se croisent, sévère et grandiose décor de rochers et de montagnes étagés et superposés sur l'horizon, tout concourt à donner l'impression d'une fusion intime des hommes et des éléments. Trịnh-Tinh-Vương, il y a plusieurs siècles, au cours d'un pèlerinage effectué en grande pompe, sé-



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Pagode de Thiên-Chù



La région de Hương-Tích



La grotte de Hương-Tích

duit par la beauté du site, a fait graver sur la pierre même des montagnes ces quatre caractères : *Sơn thủy hữu tình*, dont la traduction imparfaite « les montagnes et les eaux sont amoureusement unies », ne peut pas rendre la subtile poésie.

Le surnaturel est partout et n'étonne plus. On n'est pas surpris de voir de jeunes enfants marcher sur les eaux. On s'étonne au contraire de s'apercevoir au passage que leurs pieds reposent sur le dos des buffles nageant au ras de l'onde. On n'est pas surpris de voir tout à coup d'énormes canards pêchant à la ligne. On s'étonne au contraire de contempler de plus près un pêcheur tassé au fond d'une étroite nacelle en bambou qu'il manie habilement à l'aide de palettes en bois, véritables pattes palmées artificielles.

On ne s'étonne pas d'apercevoir soudain la publicité intempestive faite par un dentiste de la rue du Chanvre qui vante tapageusement un traitement sans douleur. On est dupe du mensonge, même venant d'un arracheur de dents...

Ainsi s'accomplit sous le signe de l'étrange le court et charmant voyage nautique qui conduit les pèlerins vers le pied de la colline sacrée.

***

Alors commence le pèlerinage proprement dit. Les différents sanctuaires s'étagent, les uns au-dessus des autres, le long d'un chemin escarpé, rocailleux, de trois kilomètres, qui aboutit à la fameuse grotte de Hương-Tích.

Une foule bigarrée et pieuse, d'où s'exhale un bourdonnement monotone (*A Di Đà phật ! A Di Đà phật !*) monte et descend patiemment les pentes de la montagne.

Chacun, quel que soit son âge, se fait un devoir de gravir à pied ces chemins, véritable calvaire pour les vieillards, les mendiants et les malades.

Mais l'ardeur de la foi soutient les plus faibles et leur donne la force nécessaire.

« Il faut voir, dit Nguyên-văn-An, ces vieilles paysannes courbées sous le poids de l'âge, parcourir lentement et avec quelle patience le long sentier sinueux menant aux pagodes !

« Il faut les voir, s'appuyant sur leurs frêles bâtons et refusant toute aide, gravir posément les escaliers de pierre, dans leur ascension vers la grotte merveilleuse et sacrée qui, du haut de la montagne la plus élevée de Yên-vỹ, domine la nature et les hommes !

« Il faut les voir encore descendre allègrement les 120 marches qui les mènent aux autels brillamment illuminés où la divinité, toute puissante dans sa splendeur et sa simplicité, les attend et les protège ! »

Voici d'abord la pagode extérieure dite de Thiên-Chù, « La Cuisine céleste » (?). Elle fut édifiée il y a plus de 200 ans par le bonze Huyên-Quang qui, frappé par le calme et la poésie du site, y fit retraite. Dans sa vaste enceinte, des milliers de pèlerins viennent chaque année, se prosterner et prier devant la gigantesque statue de Bouddha représenté assis et méditant, sur son autel rouge et or. C'est en ses murs que se tient ce « salon des poètes », fréquenté au cours des siècles par tous les grands noms du jardin des belles-lettres annamites. Leurs poèmes sont restés gravés sur des stèles et mille bouches les répètent chaque année.

Le pèlerin qui ne craint pas sa peine ne manque pas de gravir le sentier abrupt qui, tracé en incidente sur le chemin principal, le mène à la pagode de Tiên-Sơn, « Montagne des Immortels ». Accrochée à un roc escarpé, elle domine le panorama des « Monts bleus » (Núi xanh) aux formes bizarres et aux noms imagés : le Phénix, le Dragon, le Nid de Salanganes, etc... Le panorama que l'on contemple est si beau qu'il est censé être digne d'un immortel. Cette image serait à l'origine du nom donné à ce sanctuaire.

Puis vient la pagode de « Giải-oan » (qui évoque le « délivrez-nous du mal » des chrétiens) adossée au flanc d'une montagne, magnifique dans sa simplicité. Son nom lui vient de cette eau douce et pure qui jaillit de la source sur laquelle elle est bâtie. Cette eau, dit la légende, ayant servi à Bouddha pour se débarrasser des misérables poussières de la terre, a la propriété miraculeuse de purifier celui qui la boit, de le laver de ses peines, de l'absoudre de ses péchés !

Voici enfin, la grotte merveilleuse de Hương-Tích que la Nature a creusée au plus haut sommet des montagnes, immense ouverture béante plongeant dans les entrailles de la terre.

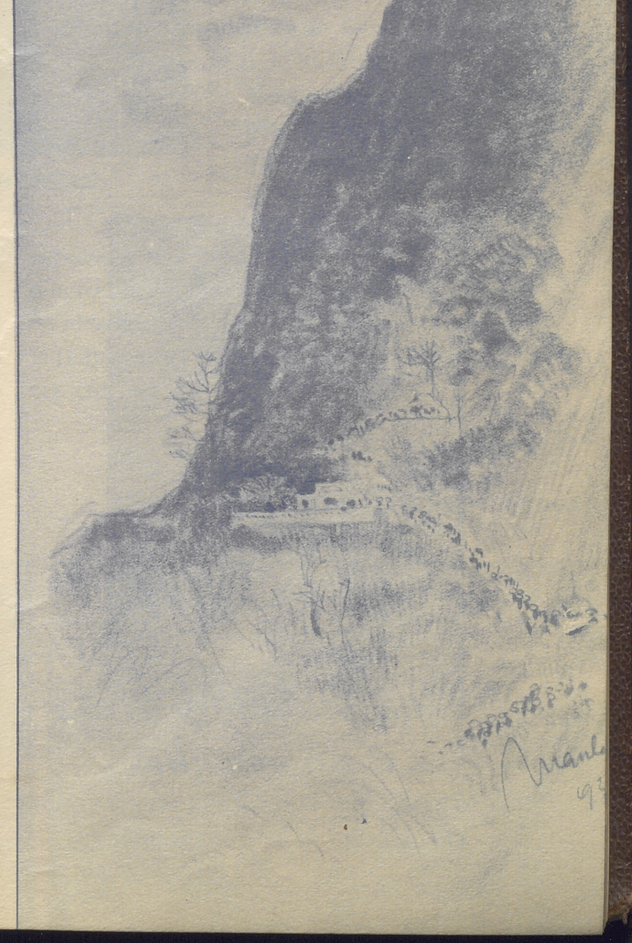
Le pèlerin y accède après un dur trajet de trois kilomètres, au cours duquel il a parcouru le long escalier de pierre que l'homme a patiemment façonné dans le roc, depuis la pagode de Thiên-Chù. Après avoir cheminé longuement et péniblement sur un sentier souvent abrupt, bordé de précipices impressionnants, il est soudain saisi par cette plongée subite au cœur des éléments d'où monte le parfum de l'encens et la prière monocorde des fidèles.

Empoigné par une émotion visible, il descend alors les 120 marches qui le mènent aux autels, nichés au fond de la gigantesque caverne où brillent mille feux papillotants.

Là, une foule recueillie et grave, s'agenouille et prie silencieusement. Les femmes stériles qui sont venues faire appel à la miséricorde de Quan-Am, se perdent en contemplation devant le Mont des enfants (Núi tiêu-nhi) où des rochers agencés par la nature simulent à s'y méprendre un groupe d'enfants statufiés. Elles font des prières ferventes pour que la divinité miséricordieuse leur accorde la joie de concevoir un enfant mâle et caressent amoureusement les bambins de pierre en accompagnant leur invocation de cette tendre invite : « Retourne avec moi mon petit, retourne avec moi ! » (*Cậu về với tôi nhé !*) Elles ont une foi si totale dans l'exaucement de leur prière, leur conviction est si forte de posséder déjà en elles-mêmes le fruit de la conception, qu'elles trouveront tout naturel, au retour, de payer double tarif sur le sampan et à l'auberge, pour le plus grand profit des bateliers et tenanciers...

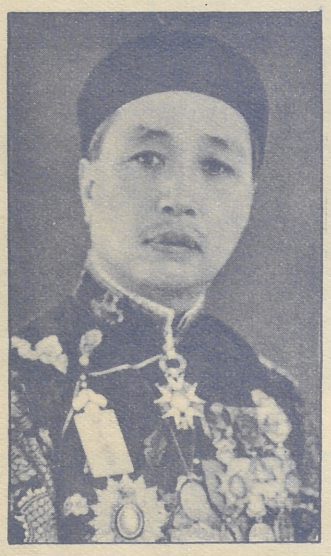
***

C'est ainsi que chaque année, durant les trois mois du printemps, et plus particulièrement le 28e jour de la 2e lune, le pèlerinage de Hương-Tích s'accomplit sous le signe de la foi bouddhique.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NOMINATIONS DANS LA LÉGION D'HONNEUR



S. E. le Baron VI VAN DINH

Ancien Tong Doc de Hadong

Grand officier de la Légion d'honneur



S. E. BUI BANG DOAN

Ministre de la Justice du Royaume d'Annam

Officier de la Légion d'honneur



S. E. HO DAC KHAI

Ministre des Finances du Royaume d'Annam

Officier de la Légion d'honneur



S. E. PHAM GIA THUY

Ancien Tong Doc de la province de Haiduong

Officier de la Légion d'honneur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN SOUVENIR D'UN GRAND INDUSTRIEL FRANÇAIS AU TONKIN

M. MARCHEIX, Directeur Général de la S.F.C.T. (1888-1940)

Nos lecteurs se souviennent du reportage que Paul Munier a établi sur une des plus puissantes et des plus prospères sociétés industrielles du Tonkin la S.F.C.T. — la Société Française des Charbonnages du Tonkin. — Le voyage que vient d'accomplir S. M. Norodom Sihanouk au Pays Noir a permis d'évoquer à nouveau la belle figure de celui qui, pendant 12 ans, présida aux destinées de cette grande entreprise française. Nous avons estimé devoir rappeler à nos lecteurs quelle fut la carrière de ce grand animateur, que la mort a enlevé si prématurément.



M. MARCHEIX

M. Marcheix était né le 20 janvier 1888.

Entré à l'Ecole Polytechnique en 1907, il sortit dans le corps des Ponts et Chaussées qu'il quitta en 1927, comme Ingénieur en Chef, après s'y être distingué au Port de Nantes notamment.

Mobilisé en 1914 comme lieutenant du génie. Capitaine en 1916.

Décoré de la Croix de guerre (5 citations).

Chevalier de la Légion d'honneur en 1916.

Officier de la Légion d'honneur en 1935.

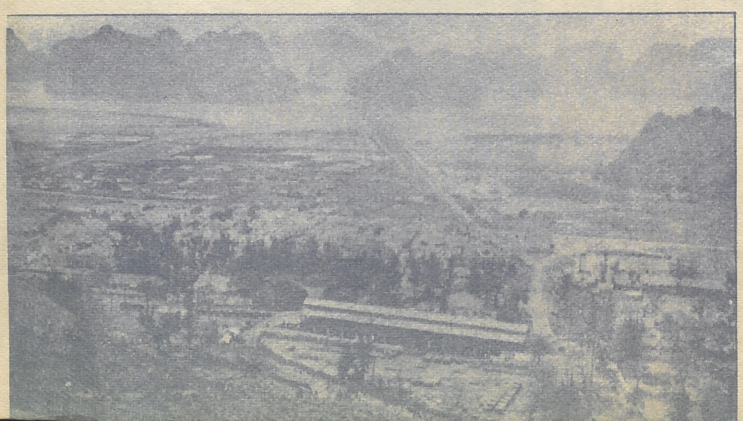
Directeur général de la S.F.C.T. en 1928.

Donna une vigoureuse impulsion à cette société dont il fit monter la production, et parallèlement les ventes, de 1.000.000 de tonnes environ à plus de 1.800.000 tonnes en 1939.

L'action sociale de M. Marcheix fut considérable : construction de cités ouvrières dans les divers centres de la concession, de deux hôpitaux pouvant recevoir 300 malades au total, d'écoles, d'églises, de salles de théâtre et cinéma, de stades, etc.

Il fut enlevé de l'affection des siens et de ses collaborateurs, le 23 mai 1940.

Vue générale de Campha-Mines prise du Découvert



Explosion d'une mine dans le « Grand Découvert » de Campha-Mines



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE POÉTESSE JAPONAISE A HANOI

Le tombeau de Minh-Mang

par MICHIYO MORI

ミンソの墓

Le lotus mort tombe dans l'étang
Les colonnes du pavillon de pêche
D'un rouge fâné s'inclinent

⁂

Le Roi a construit ce tombeau
Pour reposer son corps
En lançant sa ligne de pêche
Tranquille, il attend la mort qui vient.

⁂

Avec un bruissement léger
Sans cesse tombent les feuilles mortes ;
Les tigres affamés passent
Derrière la colline.

森之千代

Dilettante raffiné, le Roi a lancé le pont
Qui unit notre monde à l'au-delà ;
Pont difficile à traverser,
Comme la ligne de pêche
Il représente le sentiment du néant.

⁂

Quand je m'arrête sur la terrasse
Aux sculptures de laque dentelées,
Toute la grandeur et le néant du feu Roi
Montent à mon cœur
Dans un sentiment de solitude.

⁂

Soudainement
Le calme profond est brisé :
Hô ! Hô !.., crie l'oiseau mystérieux.



Mlle MORI devant la Pagode de Môt-Côt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOYAGE AU NORD-OUEST

ROUTES - VILLES - MINES

par Paul MUNIER.

CETTE route de Ngô-khê à Laokay, que M. le Gouverneur Général vient d'inaugurer, j'avais eu, quelques jours avant et par autorisation spéciale, l'occasion de la parcourir. A ses deux extrémités elle est à peu près parfaite et quasiment définitive, c'est-à-dire : 1° de Ngô-khê au bac du Song Con, soit ving-trois kilomètres, soit encore jusqu'à sept kilomètres avant Yên-binh-xa ; c'est une section neuve à chaussée large, à l'excellent tracé, aux ouvrages d'art en maçonnerie et au sol empierré ; 2° de Bao-ngay à Laokay, c'est-à-dire une cinquantaine de kilomètres de route déjà ancienne, bien assise et parfaitement roulante.

Le reste, soit un peu plus de soixante-dix kilomètres, est assez difficile, souvent étroit, avec une quantité de ponts provisoires en bois, et presque partout non encore empierré. Quand il ne pleut pas trop les camions même peuvent pourtant y passer. Les difficultés de construction de cette route ont été très grandes : nature du sol, orographie, absence de population utilisable, endroits très malsains ; mais elles ont été vaincues en moins de deux ans, ce qui est remarquable.

Du point de vue touristique, la nouvelle voie n'est pas sans mérite. Au col de Nghia-dô on a quelques belles échappées, mais c'est surtout de Bac-cuong à Bao-ngay, soit sur une trentaine de kilomètres, qu'on éprouve de belles émotions ; la route suit alors, d'assez haut, le cours sinueux et rapide du Song Chay, le pays est boisé, c'est vraiment joli.

Quel est donc l'intérêt majeur de la nouvelle route ? Il est multiple. D'abord cette voie permet dès maintenant, tout au moins en saison sèche, et plus tard en toute saison, d'aller de Hanoi à Laokay et à Chapa par la route. Dans l'état actuel des choses il faut environ dix heures de Hanoi à Laokay avec une bonne voiture de tourisme ; ce temps pourra certainement être réduit d'une heure ou une heure et demie, peut-être deux heures, quand le tracé définitif et l'empierrement permettront de moins réduire la vitesse entre Yên-binh-xa et Bao-ngay.

Ensuite cette route constitue une voie de rocade permettant une liaison constante, assez rapide, assez sûre puisque loin de la frontière sur presque tout son parcours, non seulement de Laokay avec le delta mais avec la région de Ha-giang. C'est probablement une des raisons qui ont fait choisir ce parcours ; il est assez long quand on vient de Hanoi (la voie la plus courte eût passé directement par Yênbay et Bao-ha) mais il offre l'avantage de relier Laokay à Tuyên-quang et à Hà-giang, en même temps qu'à Hanoi.

Une autre route, déjà ancienne, celle de Pho-lu à Pakha, mérite une mention particulière. Route provinciale, jusqu'à ces dernières semaines elle était automobilable seulement sur la moitié de son parcours, c'est-à-dire jusqu'à Bao-ngay, où existe un bac sur le Song Chay et où passe la route de Laokay à Ngo-khê, avec laquelle elle se confond en un parcours commun sur cinq ou six kilomètres. A présent, on peut monter à Pakha en auto. La route est extrêmement pittoresque, et il convient de souligner — j'y reviendrai plus loin — que désormais, grâce aux travaux accomplis, on peut atteindre Pakha en auto, de Hanoi comme de Laokay et de Pho-lu.

Troisième route nouvelle, et des plus intéressante, on va le voir : la route de Laokay à Pho-lu par *la rive droite du Fleuve Rouge*. Œuvre de M. Bouyoux, garde principal, et de M. Ferlande, hier encore Résident de France à Laokay, elle est presque achevée : il reste six ou sept kilomètres à établir. Faite avec les ressources provinciales et au moyen de la main-d'œuvre pénale, elle est remarquable par sa largeur et la netteté heureuse de son tracé ; on y roule à soixante à l'heure. Bien entendu elle n'est pas empierrée encore et ne sera guère praticable durant les pluies ; mais dans son état actuel elle constitue la première réalisation d'une voie dont l'intérêt est considérable et s'ajoute à l'intérêt présenté par la grande rocade dont j'ai parlé plus haut.

Si nous regardons une carte, que voyons-nous en effet dans le Nord-Ouest ? Que le chef-lieu de l'importante province de Laokay est à la frontière même, et qu'il n'avait jusqu'à ces dernières semaines, qu'un seul dégagement praticable : le chemin de fer. Mais le chemin de fer, ça peut être détruit, et dans cette occurence, Laokay restait complètement isolé, ainsi du reste que Chapa. La grande route nouvelle qui vient d'être inaugurée rompt cet isolement et met Laokay en liaison avec Hà-giang, Tuyên quang et le delta. Mais cette route elle-même

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

a ses derniers kilomètres en bordure du Nam-thi, c'est-à-dire de la frontière, et est donc vulnérable à cette extrémité. Par contre elle permet, par sa jonction avec la route de Pakha à Pho-lu, d'atteindre ce dernier centre en toute sécurité ; et la route nouvelle, de Laokay à Pho-lu par la rive droite du fleuve, achève ce précieux dégagement supplémentaire ; il faut ajouter que de Chapa, même Laokay étant en état d'alerte, on pourrait évacuer la population par la nouvelle route, celle-ci rejoignant la route de Chapa sans passer sur la rive gauche, où est le chef-lieu. Enfin, on ne peut pas ne pas remarquer qu'aux deux tiers de la nouvelle route Laokay-Pho-lu, à Lang-mo, c'est-à-dire à peu près à hauteur de la gare de Thai-niên, la rivière Ngoi-bo se jette dans le Fleuve Rouge ; or *elle vient de Chapa*, par une vallée qu'une route suivrait aisément, et qui est d'ailleurs amorcée du côté de la station estivale, puisqu'elle est, si je ne m'abuse, celle qu'on appelle la route du « pont de lianes ».

Ainsi s'aperçoit-on que si Laokay, assis sur la frontière, est en situation stratégique délicate, même après la construction de la grande rocade de Ngô-khê, par contre vers Pho-lu convergent les voies, nouvelles et anciennes, qui permettraient de secourir commodément ou d'évacuer sans risque la région frontière dont Laokay est le centre, la station d'altitude de Chapa et la délégation de Pakha.

Et ceci m'entraîne à vous parler de villes, après vous avoir parlé de routes.

***

Pho-lu est probablement le futur chef-lieu de la province. Pho-lu dessert, ou peut desservir de façon sûre et continue : Laokay par chemin de fer et par route ; Chapa, par la route ancienne et, éventuellement, par la route nouvelle qui emprunterait la vallée du Ngoi-bo ; Pakha par la route aujourd'hui automobilable ; Baxat et Phong-tho par la route de la rive droite du Fleuve Rouge. Enfin, par le chemin de fer et par la route, Pho-lu, à plus de trente kilomètres de la frontière, donc en situation beaucoup plus sûre que Laokay, est relié en permanence avec le delta, avec Tuyên-quang et avec Hà-giang.

En somme, Pho-lu est positivement la plaque tournante d'une province dont la défense pose un réel problème. Le centre administratif viendra-t-il s'y installer ? Je n'en sais rien, je ne suis pas dans le secret des dieux, mais cela ne m'étonnerait nullement car tout oblige à y penser.

Disons tout de suite qu'à Pho-lu rien, pour le moment, n'existe. Mais c'est tant mieux : si l'on se décidait, on pourrait tirer les plans d'une ville à l'urbanisme agréable et correct. Les quelques maisons définitives qu'on y voit sont, par bonheur, placées dans ce que la logique indique comme un alignement futur. Le lieu se prête admirablement à l'édification d'un chef-lieu, d'une ville longue entre la voie ferrée et le fleuve : c'est un beau plateau alluvionnaire, à cinq mètres au-dessus des plus hautes crues. Tout autour sont de vastes terrains, excellents pour la culture maraîchère et fruitière, comme l'indiquent de nombreux essais de cultivateurs annamites. Ajoutons qu'à cet endroit le fleuve est rectiligne et ne fait pas d'érosion.

Une objection vient à l'esprit : ce fleuve assez méchant, pour desservir Chapa, Laokay, Phong-tho par la route de la rive droite, il faudra le traverser, puisque Pho-lu, même le Pho-lu futur dont je parle, ne peut être que sur la rive gauche, où se trouve la voie ferrée.

Evidemment ! L'avenir engagera peut-être à construire un pont, comme on fit à Laokay ; mais pour l'instant le problème a été résolu élégamment : on passe sur une solide plateforme fixée à deux barques ; deux filins la relient à un câble d'acier sur lequel ils peuvent glisser à l'aide de poulies ; on laisse un filin plus long que l'autre et c'est le courant, toujours vif, qui sert de moteur ; on passe avec un gros camion en moins de deux minutes !

Plus haut j'ai fait allusion à Pakha. Il me faut y revenir. C'est que Pakha, aujourd'hui facile à atteindre en auto de Hanoi, en une petite journée, plus tard en une grande demi-journée, peut voir ses destins changés par cette modification de sa voie d'accès.

Le site est magnifique, non pas grandiose et un peu sauvage comme d'autres stations d'altitude, mais aimable, clair, aéré, gai. L'altitude est de mille mètres, c'est-à-dire légèrement supérieure à celle du Tam-dao ; il y fait donc beaucoup plus frais que dans le delta et moins froid l'hiver qu'à Chapa. En outre, il n'y a presque jamais de brouillards à Pakha. Les possibilités de créer là une station de repos et de convalescence ne sont pas négligeables : la disposition des lieux est commode, comporte une suite heureuse de petits mamelons dans un très vaste cirque circonscrit par des mamelons plus hauts dont les bases en pentes douces se prêtent à tous les projets. Il y a de l'eau partout dans le sous-sol, une eau excellente.

On verrait très bien à Pakha un centre estival à logements relativement bon marché, ne faisant aucune concurrence à Chapa ni au Tam-dao. Une seule précaution à prendre, ou plutôt deux : *primo* limiter l'étendue des concessions, afin d'assurer des possibilités d'extension

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la station en propriétés modérées ; *secundo* travailler sur plan bien établi, afin de ne pas créer un urbanisme anarchique.

J'entrevois aussi une autre utilisation à Pakha aujourd'hui délivré de son isolement, une utilisation non exclusive de la première, d'ailleurs : en faire une station maraîchère et fruitière. Le climat y permet la culture en hiver et en été sauf dans le moment des grandes pluies. Des sauvageons très vigoureux y poussent : cerisiers, pêchers, qui sont couverts de fruits et qu'on pourrait greffer (il doit être possible de prendre des greffons à Taphing). Enfin, la région paraît se prêter à la production de graines potagères.

Ainsi la province de Laokay peut-elle, dans un avenir plus ou moins rapproché, voir surgir deux villes : une, administrative et commerçante, à Pho-lu ; l'autre station estivale et centre maraîcher, à Pakha. Cela né des possibilités créées par des routes nouvelles, et sans nuire, au contraire, à la très belle station climatique de Chapa, qui pourrait même être mieux desservie qu'auparavant.

*
* *

C'est peut-être, me dira-t-on, tirer beaucoup de conclusions à propos d'un bout de route qui, par la rive droite du Fleuve Rouge, relie le chef-lieu actuel, mal placé, à un point où, pour le moment, il n'existe à peu près rien d'autre qu'une gare.

On changera d'avis quand on saura, comme je l'ai récemment appris que ce bout de route dessert un bassin minier comme il n'en est peut-être pas deux au monde : un énorme gisement d'apatite.

L'apatite est un phosphate de chaux naturel ; on ne connaît pas la valeur ni le volume du gisement ; ce qu'on en a exploré porte sur des kilomètres et révèle une couche principale d'au moins vingt mètres d'épaisseur moyenne ; d'autres couches sont en-dessous de celle-ci. La richesse en acide phosphorique moyenne des minerais déjà exploités est supérieure à 40 %. M. Jacques Fromaget, Chef du Service Géologique de l'Indochine, a estimé que les chiffres avancés : 10 millions, 20 et même 25 millions de tonnes, ne sont pas exagérés. Il a écrit : « Etant donné la nature géologique de cette formation, un prolongement en profondeur ne fait aucun doute. »

La découverte de ces minerais a été due presque au hasard, en cherchant autre chose : des cailloux qui, mis sur le feu, faisaient des lueurs bleues et vertes.

L'apatite donne un phosphate très riche mais inassimilable, qui doit être traité avant emploi.

Trois exploitations ont lieu actuellement, celle de la mine Malortigue-Dubost, celle de la mine Anthony, celle de la mine Barondeau. Les deux premières n'exploitent qu'à ciel ouvert, pour le moment du moins ; la troisième en découvert et en galeries. Je les ai citées dans l'ordre géographique quand on prend la route de Laokay en se dirigeant vers Pho-lu.

A la mine Malortigue-Dubost, une ligne ferrée à voie de un mètre a été construite, longue de sept kilomètres sur la rive droite et de un kilomètre sur la rive gauche. Le minerai passe le Fleuve Rouge en sampan. L'exploitation a commencé en février dernier ; elle produit trois cents tonnes par jour actuellement, et atteindra prochainement cinq cents tonnes. L'extraction de ces minerais très durs se fait au pic et à la dynamite. Le pourcentage des minerais extraits jusqu'à présent est de 42 à 43 % d'acide phosphorique, alors que les gisements d'Amérique réputés les plus riches ne donnent jamais plus de 35 à 37 %.

La mine Malortigue-Dubost emploie seize cents coolies.

A la mine Anthony, la hauteur moyenne de la couche exploitée atteint le chiffre énorme de soixante-dix mètres. Les dirigeants de l'exploitation assurent que le seul gisement de cette concession dépasse trente millions de tonnes, et qu'une autre couche, pas entièrement reconnue, donnerait environ dix millions de tonnes.

Les minerais extraits à la mine Anthony sont dégagés par la route jusqu'à Laokay, où on les charge dans les wagons. Plus tard, un téléférique sera construit, qui permettra la traversée du Fleuve Rouge au moyen de bennes. Les Decauville pour l'acheminement intérieur sont en construction. Le débit du câble sera de douze cents tonnes par jour ; actuellement l'extraction est de trois cents tonnes journellement.

Un docteur indochinois et plusieurs infirmiers sont attachés à la mine. Les coolies, qui sont treize cents, ont un village en torchis, avec des puits d'eau potable.

A la mine Barondeau, deux exploitations : une à découvert, l'autre souterraine ; dans les galeries on voit très bien la lueur phosphorique que dégage le minerai sous l'attaque de la barre à mine.

On exploite actuellement une couche de 18 mètres d'épaisseur, à découvert, une autre couche de 15 mètres en souterrain. Les filons étant verticaux, les tailles sont « plates », c'est-à-dire sensiblement horizontales ; les wagonnets du Decauville vont ainsi jusqu'au fond des tailles, ce qui facilite énormément l'enlèvement du minerai.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

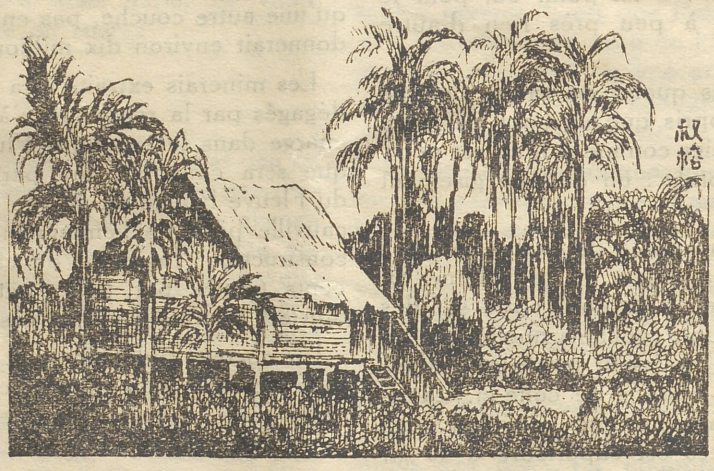
L'extraction est actuellement de deux cents tonnes par jour et passera prochainement à deux cent cinquante tonnes. La voie Decauville, portant des wagons d'une tonne, a une longueur de 4 km. 500. Le déchargement a lieu par un couloir fixe qui alimente directement les sampans, par gravité. La capacité des sampans est de dix tonnes, la traversée de trois cents mètres. Un projet d'embarcadère à 550 mètres en amont de la gare de Thai-niên, sera réalisé ultérieurement, avec chemin de halage pour les sampans vides.

La mine Barondeau, qui utilise pour le moment onze cents coolies, est visitée trois fois par mois par le Médecin-Capitaine Robert ; elle a, en outre, un infirmier diplômé et une pharmacie très bien montée.

***

La place m'étant très mesurée ainsi que le temps, je ne puis parler, à mon grand regret, que trop succinctement de l'effort accompli dans cette région de Laokay. Elle a pu paraître sans grandes ressources ; il est avéré aujourd'hui qu'elle est très riche. Il a fallu, pour qu'on le sache et pour qu'on s'en serve, beaucoup d'initiative française, privée et administrative, beaucoup de travail et de persévérance. Les temps difficiles et incertains ne diminuent pas le courage, l'ingéniosité ni l'audace, il faut croire, puisque c'est en ces temps qu'on a percé la difficile route de Ngô-khê à Laokay réalisée presque entièrement et avec des moyens très réduits celle de Laokay à Pho-lu par la rive droite du Fleuve Rouge, mis en exploitation d'immenses mines de phosphates, enfin songé à des dispositions futures qui changeront peut-être la place d'un chef-lieu et pourront transformer un petit poste de montagne en une belle et agréable station estivale.

Paul MUNIER.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 21 AU 28 AVRIL 1942

LES OPERATIONS MILITAIRES EN EXTRÊME-ORIENT

Birmanie.

L'avance victorieuse japonaise s'accentue sur ce théâtre d'opérations. A l'Est et au Centre, sous la pression des colonnes japonaises venant du Sud et de Thailande, les forces chinoises ont dû évacuer Pyinmana et Loikaw. La situation devient très sérieuse dans la région de Tounggyi, où les Japonais occuperaient déjà les régions de Loilem et Thazi.

A l'Ouest, les forces britanniques ont dû se retirer au Nord de Pyawbwe, reculant en direction de Mandalay ; elles se battent maintenant dans la région de Meiktila.

Aux Philippines.

L'île Panay a été complètement occupée le 24 avril.

Les combats continuent encore à Cébu, ainsi que le pilonnage de l'île de Corregidor.

Parages immédiats de l'Australie.

La situation reste stationnaire.

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Le conflit Germano-Russe.

Pas d'opérations importantes. Les deux adversaires semblent plus préoccupés de la préparation de la prochaine lutte de printemps que d'actions locales dont les gains ne compensent point actuellement les pertes subies.

En Afrique du Nord.

Le front reste toujours sans changements appréciables. Notons que les Anglais font un usage croissant de la voie ferrée d'Alexandrie à Marsa-Matrouh qui a été prolongée jusqu'à la frontière de Cyrénaïque, et qui, actuellement, alimente presque entièrement l'armée d'Afrique. Ceci est dû vraisemblablement aux difficultés du ravitaillement britannique par mer qui entraîne de fortes pertes.

Opérations britanniques en France.

Cependant que la R. A. F. continue ses opérations sur le Nord de la France (Calais, Dunkerque), les Anglais ont effectué un débarquement de petites unités sur la côte française, près de Boulogne, à l'aube du 22 avril. Cette opération de reconnaissance a duré environ deux heures ; un engagement a eu lieu entre les vedettes anglaises d'accompagnement et des vedettes allemandes.

EN ALLEMAGNE

Discours du Chancelier Hitler.

Le 26 avril, le chancelier Hitler a prononcé au Reichstag un grand discours où il a exalté la résistance des soldats allemands sur le front russe et où il a souligné la portée historique du conflit actuel. Puis il a demandé au Reichstag des pouvoirs encore plus absolus que ceux qu'il détient actuellement.

« Je demande au Reichstag allemand de confirmer que je suis légalement désigné pour rappeler à chacun ses devoirs, pour condamner ou renvoyer de son emploi ou de sa position, sans considération pour sa personne ou ses privilèges, celui qui, dans l'opinion de ma conscience, ne remplit pas ses devoirs. »

Au cours de l'allocution qu'il a ensuite prononcée, le Maréchal Gœring a invité les députés du Reichstag à se lever de leurs sièges pour confirmer que le Führer serait désormais investi des droits qu'il venait de demander au peuple allemand de lui accorder.

EN AMÉRIQUE

Message du Président Roosevelt.

Le Président Roosevelt a adressé, le 27 avril, au Congrès un message proposant la stabilisation des salaires, des prix des denrées, et une augmentation des impôts, pour « limiter les profits des individus et des sociétés à un plafond raisonnable ».

Sur le plan extérieur, la presse continue une violente campagne contre le Gouvernement Laval, demandant que les Etats-Unis prennent les mesures urgentes qui s'imposent, par exemple l'occupation de nos possessions en Amérique et la saisie de nos navires de guerre stationnés là-bas.

Le département de la Guerre vient, par ailleurs, de déclarer officiellement que des troupes américaines ont débarqué en Nouvelle-Calédonie.

EN FRANCE

Le Ravitaillement.

Améliorer le ravitaillement de la France est une des premières préoccupations du Gouvernement Laval. Diverses mesures viennent d'être envisagées en vue d'entraver le moins possible la circulation des denrées et de rendre aux cultivateurs, dans la mesure où ils répondront à l'effort demandé, beaucoup de liberté dans l'écoulement direct de leurs produits.

Enfin, contrairement à ce qui avait été annoncé, la ration de pain ne sera pas diminuée à partir du 1er mai.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Incursion dans le passé :
L'Algérie avant l'Abyssinie.

Dans son numéro du 23 avril 1942, le COURRIER D'HAIPHONG, retraçant le rôle joué par M. Pierre Laval dans l'affaire des sanctions contre l'Italie, est amené à faire un rapprochement avec les difficultés que la France avait, lors de la prise d'Alger, rencontrées du fait de l'Angleterre.

Dans cette expédition d'Alger, la France ne voyait cependant pas tant son intérêt national que l'intérêt général. Car la terre d'Afrique ne séduisait personne, les Antilles et les autres pays tropicaux paraissaient autrement riches, faciles à coloniser, pleins de promesses pour les cultures impossibles en France mê-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

me et que l'Algérie ne permettait pas. Rien n'y attirait donc les colons. En revanche, la piraterie barbaresque, qui durait depuis plusieurs siècles, était de plus en plus insupportable à toutes les nations méditerranéennes.

On était encore en 1830 dans l'ère de la marine à voile ; quelques rares tentatives de navires à vapeur avaient eu lieu, mais on n'en voyait pas la généralisation. Les corsaires avaient donc encore mille occasions de capturer les navires marchands en Méditerranée. Il paraît à l'heure actuelle presque inimaginable qu'à une époque aussi rapprochée de nous les pirateries moyennageuses aient pu encore subsister ; mais il ne faut pas oublier qu'elles ont duré bien plus longtemps encore dans les mers de Chine et de Malaisie.

Bref, depuis Louis XIII les flottes françaises avaient dû réagir à plusieurs reprises, sinon par des expéditions, du moins par des bombardements ; et Napoléon avait même envisagé un débarquement, la prise de possession d'Alger, avait envoyé un officier du génie reconnaître la place, les points possibles de mise à terre d'un corps expéditionnaire, les abords d'Alger. Ce sont les travaux de cet officier, le colonel Boutin, qui permirent 25 ans après le rapide succès de l'expédition de 1830.

Les autres puissances méditerranéennes, l'Espagne, l'Italie, avaient autant à se plaindre que nous des dommages subis par leur commerce maritime et des insultes au pavillon national. Mais l'Italie n'existait pas encore comme grande nation, étant morcelée en petits Etats ; l'Espagne, plus forte, fit bien quelques efforts, mais ses difficultés intérieures étaient grandes.

Quant à l'Angleterre, son rôle en Méditerranée était secondaire ; il ne devait prendre une grande importance qu'après l'ouverture du canal de Suez. Elle s'intéressait plutôt aux contrées lointaines, ses grandes routes maritimes étaient à travers l'Atlantique et l'océan Indien ; la piraterie barbaresque ne la gênait pas particulièrement.

La France était donc plus qualifiée que quiconque, et désignée par les circonstances, pour agir au nom de tous et réprimer un brigandage qui ne connaissait pas les nationalités et ne voyait que les coups à faire, aux dépens de n'importe qui ; et cela depuis plusieurs siècles.

Cependant quand elle commença ses préparatifs, après avoir averti non seulement le dey d'Alger, mais le pacha d'Egypte qu'elle pria d'intervenir, et aussi le sultan de Constantinople dont l'Algérie dépendait nominalement, ce fut l'Angleterre qui montra les dents, prétendant comme elle devait le faire plus tard à Suez, puis en Abyssinie, défendre les droits du souverain menacé, sultan ou négus ; et multipliant les démarches comminatoires pour arrêter la tentative, dont l'organisation fut très longue.

Les ambassadeurs de France en Angleterre, d'Angleterre en France, passèrent des mois à échanger des notes et des conversations avec les gouvernements, et le second intervint même directement auprès du roi de France, Charles X, dans des termes tels que le vieux roi lui répondit vertement : « Monsieur l'Ambassadeur, veuillez répondre à votre ministre que ce que je peux faire de mieux est de n'avoir pas entendu ce que vous venez de me dire. »

L'expédition eut donc lieu, et on sait que son succès fut rapide. Le 14 juin 1830, la flotte de l'amiral Duperré débarquait 30.000 hommes à Sidi-Ferruch, à une vingtaine de kilomètres d'Alger, endroit indiqué par le colonel Boutin ; les plans de celui-ci indiquaient d'avance tous les mouvements à faire, les possibilités du terrain, les points à attaquer et même les tactiques à employer, les troupes françaises du général de Beurmont culbutaient dans la plaine de Staoueli, les Turcs et les Arabes et Alger était pris en quelques jours, après enlèvement des forts qui le défendaient. L'armée française y entra trois semaines après avoir commencé un débarquement forcément assez long.

L'Angleterre protesta aussitôt, et la guerre parut sur le point d'éclater, sous prétexte de protection par elle des droits des pirates barbaresques et des Turcs lointains et qui laissaient faire avec indifférence.

Mais la révolution de fin juillet 1930 — 27, 28 et 29 juillet — qui amena pour des raisons de politique intérieure le remplacement de Charles X par Louis-Philippe, arrangea les choses ; on crut en Angleterre trouver plus de facilités avec celui-ci, qualifié de libéral ; et d'ailleurs l'Europe presque entière aurait été plutôt en faveur de la France en cas de conflit. L'Angleterre se calma donc.

EN FRANCE

D'un siècle à l'autre.

Le COURRIER D'HAIPHONG n'exagère pas dans la conclusion qu'il donne à l'article ci-dessus, lorsqu'il dit :

L'Angleterre a envers M. Laval les mêmes sentiments qu'elle eut autrefois pour le Prince de Polignac, premier ministre de Charles X.

Révolution en 1830, Front populaire en 1936 ! étranges coïncidences !

M. Laval, Chef du Gouvernement.

La France n'a pas le droit de changer de ministres sans que l'Angleterre pousse les hauts cris ! Elle avait injurié le Maréchal Pétain lui-même, elle avait injurié l'Amiral Darlan, elle injurie aujourd'hui de même M. Laval : à tel point que, si nous comprenons bien, l'Amiral Darlan qui, paraît-il, menait une politique diabolique d'entente avec l'Allemagne, était un ange par comparaison avec M. Laval. Attendons-nous à ce que, dans quelque temps, elle fasse son éloge.

Le Maréchal Pétain, écrit Jean Saumont dans LA VOLONTE INDOCHINOISE du 21 avril 1942, *a su en vingt mois de gouvernement faire appel aux personnalités françaises les plus diverses, utilisant leurs compétences pour la bonne marche de sa politique, les écartant du pouvoir dès que les circonstances auraient rendu leur présence délicate pour la France ou dès que d'autres personnalités étaient susceptibles d'un meilleur rendement.*

On se souvient que Peyrouton, après avoir concentré tous les pouvoirs intérieurs en France a accepté, à la demande du Maréchal, de représenter la France en Argentine.

Le général Weygand, après avoir assuré la Défense nationale, représenta le Maréchal dans notre Empire africain jusqu'au moment où, mis à la retraite, il rentra dans le rang avec discipline.

Le cas de l'amiral Darlan est différent. Il a assumé avec le plus entier dévouement tous les postes accablants de travail qui lui ont été confiés. Si aujourd'hui il est déchargé de certaines de ses fonctions, dont l'ensemble constituait un poids trop lourd pour les épaules d'une seule personne, il conserve entière son autorité sur toutes les forces de Terre, de Mer et de l'Air. Il reste également le successeur légal du Maréchal.

Pierre Laval lui-même a déjà été appelé par le Maréchal à ses côtés, pour occuper la deuxième fonction de l'Etat. Ecarté du pouvoir par le Maréchal il mena une vie politique effacée durant seize mois. Au premier appel, il est venu se mettre à nouveau au service de la France.

Le maréchal Pétain apporte ainsi une preuve nouvelle qu'il agit sans aucune idée préconçue. Et c'est une réponse à ceux qui pourraient croire qu'il ne gouverne pas la France avec la plus grande liberté.

Quant aux pouvoirs confiés au président Laval, ils ne sont pas plus étendus que ceux que détenait l'amiral Darlan. Seulement l'amiral Darlan exerçait ses pouvoirs en fait tandis que Pierre Laval en a été investi officiellement.

Le nouveau Gouvernement poursuivra les mêmes buts que les précédents Gouvernements français. Il n'y a qu'une politique nationale, celle qu'a décidée le Maréchal, celle que commandent les intérêts de la France. Et c'est cette seule politique qui continue.

Le retour de M. Laval au pouvoir, écrit L'ACTION du 23 avril 1942, *marque la nécessité dans laquelle la France s'est trouvée de choisir entre deux solutions divergentes.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La première, d'attente et d'expectative, signifiait le maintien du statu quo.

La conséquence la plus importante de cette attitude était la continuation des difficultés que le Gouvernement rencontrait dans le ravitaillement de la France. Le problème majeur pour notre pays est celui du maintien de l'intégrité de la race. La France, pour durer, doit d'abord être, et pour être elle doit manger. Tous les Français d'Indochine doivent avoir présent à l'esprit ce douloureux impératif. Il leur permettra de comprendre les exigences de la politique nationale.

La seconde ouvrait à la France grâce à la collaboration, l'espoir de lendemains meilleurs.

En reconsidérant le problème des rapports franco-allemands, le Gouvernement français a comme unique préoccupation celle de « surmonter sa défaite », de nourrir ses enfants, et d'assurer pour l'avenir sa force et son prestige de puissance coloniale. Il s'agit de ne pas nous enfermer dans notre « tour d'ivoire » mais bien au contraire d'envisager en Français, et avec un esprit réaliste, les douloureux problèmes qu'a posés notre défaite militaire. C'est en suivant le Maréchal qui demeure le Chef, *en inspirant chacune de nos pensées et de nos actes d'un égoïsme national nécessaire, que nous sauverons notre pays.*

Le problème de la paix.

Le problème de la paix, qu'étudie A. de Champvallon dans L'ACTION du 16 avril 1942, ne sera pas résolu par la force. La force ne saurait à la longue prévaloir contre l'esprit.

Au-dessus de la force brutale et de la puissance de l'or qui sont en lutte, la France doit faire valoir la supériorité de sa conception, qui a toujours été identique depuis les Croisades, Jeanne d'Arc, Louis XIV, qu'elle soit celle de l'Eglise catholique ou celle de Descartes, soldat de la Guerre de Trente Ans. Ce n'est pas l'idéal matérialiste de produire toujours davantage, de posséder plus de richesse, qui a le droit d'imposer sa loi à l'humanité, mais l'idéal spirituel qui apprend que le bonheur ne tient pas à la foule des objets étrangers dont la commune cupidité s'embarrasse, ni à l'avare sécheresse de l'âme qui se retranche et veut s'isoler. S'il importe que chacun soit maître chez lui, il faut aussi qu'il sache trouver son bien et le cueillir en s'y élevant d'un effort heureux, il faut qu'il accepte la direction des puissances spirituelles qui, dans l'amas des choses produites indique à chacun sa place et son prix, qui conseille de s'occuper beaucoup moins d'en accroître la somme que de l'ordonner.

L'Anniversaire du Maréchal.

Ce n'est pas par hasard que, alors que la France paraissait se perdre de matérialisme et rouler vers les abîmes, un Héros et un Sage, que l'histoire placera au rang des plus hautes figures de l'Humanité, s'est dressé pour la sauver.

Il y a 86 ans naissait dans un petit village du Nord un enfant aux yeux bleus, dont les parents ne savaient pas qu'il deviendrait un jour celui aux gestes et au verbe duquel le Monde entier serait attentif.

A l'heure où la vie de l'homme incline vers le tombeau les restes chancelants d'une vie usée par le labeur, à l'heure où ceux qui survivent ne sont plus que l'ombre de témoins, le chef que la France attendait s'est levé.

Il en était de plus jeunes ! Mais aucun d'eux ne montrait à travers un regard aussi clair, la flamme d'une passion aussi ardemment nationale.

La France angoissée doutait d'elle-même et cherchait à quoi rattacher son destin.

Alors le Chef que ni les ans, ni les batailles n'avaient pu plier de leur inexorable poids a dressé sur l'horizon noirci par la défaite son altière silhouette. Et de le voir si grand quand nous nous sentions si faibles, de le voir debout quand nous étions couchés, nous l'avons cru quand il parlait.

Il a dit : « La France continue ».

C'est pour cela que ce soir dans toutes les familles de France, les enfants qui tendent vers Dieu leurs mains jointes diront sans qu'on le leur ait demandé :

« Seigneur, accordez longue vie au Maréchal, car nous aussi, nous voulons vivre. »

EN INDOCHINE

Les Annamites et la Révolution.

Déjà la Sagesse du Héros a pénétré l'Empire, y réveillant des forces qui paraissaient endormies.

S'il y avait du mal en France, écrit Nam-Dong dans L'ACTION du 24 avril 1942, *il était peut-être moins complexe que celui dont souffre notre Viêt-Nam, devenu le terrain où s'affrontent l'antique et le moderne, ce dernier avec généralement ce qu'il a de plus mauvais. Car, le peuple annamite si intelligent et si « adaptable », aime les solutions faciles et ne copie le plus souvent que le mauvais côté des choses. Le fossé entre la vieille génération et la nouvelle s'élargit donc de jour en jour et il semblait que ne s'offrit aucun terrain d'entente.*

Survint la Révolution nationale avec ce retour au passé qui a fait la force et la grandeur de la France. Or, ce retour au passé implique nécessairement une réaction contre certaines conceptions erronées dont le venin a tant contaminé la France et aussi l'Annam.

La Métropole et l'Annam renaîtront ensemble à une vie meilleure, fraternellement unis.

LA VIE INDOCHINOISE

Les vœux de l'Indochine au Ministre des Colonies Jules Brévié.

Le 21 avril, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a transmis au secrétaire d'Etat aux Colonies, Jules Brévié, les vœux de l'Indochine.

Le Gouverneur Général visite l'usine de Hanoi de la Société des Tuileries de l'Indochine.

Le 23 avril, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a visité, accompagné de M. Guillanton, Inspecteur général des Mines, et de M. Hælewyn, son Directeur du Cabinet, l'usine de Hanoi de la Société des Tuileries de l'Indochine, dont les honneurs lui furent faits par M. Beaucarnot, Directeur de la Société.

Présentation des jeunes filles du Concours d'Education Physique au Gouverneur Général et à Mme Jean Decoux.

Le 22 avril, au Cercle de l'A. F. I. M. A., à Hanoi, a eu lieu la présentation, à l'Amiral et Mme Jean Decoux, d'une groupe d'élèves de Mme Parmentier, de l'école des jeunes filles de Hoai-Duc et du Cours d'Education physique.

Gouverneur Général et Mme Jean Decoux à Phat-Diêm.

Le 26 avril, l'Amiral et Mme Jean Decoux se sont rendus à Phat-diêm, où ils ont visité le cathédrale construite par le R. P. Six, et qui est un des plus curieux monuments de l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

S. M. Sihanouk récompense les planteurs de coton.

Le 20 avril, à Kompong-cham, a eu lieu, en présence de S. M. Sihanouk et du Résident Supérieur au Cambodge, le concours pour l'extension de la culture du coton au Cambodge. Sa Majesté a distribué des récompenses.

Le Résident Supérieur au Tonkin inspecte les travaux du Tam-Dao.

Le 25 avril, le Résident Supérieur au Tonkin, accompagné de son Chef de Cabinet, M. Aurillac, a visité les travaux en cours d'achèvement à la station estivale du Tam-dao.

A la Kermesse de Go-Cong.

Le Gouverneur de la Cochinchine a inauguré, le 24 avril, la grande kermesse de Go-cong.

Le Résident Supérieur au Cambodge visite Stungtreng.

Le 20 avril, le Résident Supérieur au Cambodge a visité le centre de Stung-treng. Le 21, il a inauguré la piste de service établie par la construction de la route coloniale n° 19, et qui permet la liaison Stung-treng-Veunesaï.

Relèvement des traitements des fonctionnaires.

Par arrêtés en date du 24 avril, le Chef de la Colonie a relevé les traitements des fonctionnaires européens et indochincis.

La crise du logement à Pnom-Penh.

L'Administration municipale de Phnom-penh a pris des mesures contre la crise du logement ; ses projets comprendront les réalisations suivantes :

1° Construction, par la ville, de maisons jumelées pour Européens ou Indochinois vivant à l'européenne ;

2° Construction, par la ville, de maisons de type indochinois ;

3° Application d'un système de location-vente.

Le Jeunes Théâtre à Hanoi.

Les 22 et 23 avril, les artistes du Jeune Théâtre ont donné, à Hanoi, deux représentations qui ont eu le plus franc succès.

La première était honorée de la présence de Madame et de l'Amiral Jean Decoux.

Décès de M. Védrenne.

M. Bernard Védrenne, administrateur des Services civils, délégué des Services Economiques à Saigon, est décédé dans cette ville.

Déraillement sur la ligne de Laokay.

Dans la matinée du 23 avril, un train de la ligne de Hanoi à Laokay a déraillé aux environs de la gare de Long-khay.

Pas d'accident de personne.

Accidents de chemin de fer.

Le 23 avril à 12 h. 35, peu après la gare de Langco, le train de Hanoi à Saigon a déraillé.

Importants dégâts matériels mais aucune victime.

Du 4 au 10 Mai 1942 :
Ecoutez " Radio-Saigon "

Lundi 4. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orchestre Campoli ; — 19 h. 45 : *Pour comprendre l'art khmer,* par Louis Malleret : « Les statues de Hari-Hara » ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; 20 h. 17 : Concert ; — 21 h. 00 : *Le courrier des auditeurs,* par Jade ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 5. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Danielle Darrieux et de Louis Lynel ; — 19 h. 45 : *Ménageons notre système nerveux,* par le docteur Hézard ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Septième symphonie,* de Beethoven ; — 21 h .00 à 21 h. 30 : Chansons du pays basque.

Mercredi 6. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Au temps de Jeanne d'Arc, l'amour d'un Chevalier ;* — 20 h. 15 : Concert par les artistes saigonnais ; — 21 h. 00 : Vos disques préférés ; — 21 h. 20 : Chronique des livres.

Jeudi 7. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano medley ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *Jeanne d'Arc,* pièce en 4 actes, de Saint-Georges de Bouhélier.

Vendredi 8. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : orchestre Bridgewater ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le coffret à musique,* par Ch. Roques ; — 21 h. 00 : Sélections d'opérettes.

Samedi 9. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Berthe Arnaliba et Nino Buffoli ; — 20 h. 00 : Informations ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le casino des illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 10. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Airs sud-américains ; — 19 h. 45 : Concert ; — 20 h. 00 : Informations ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Sélection d'opéras de Rossini.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

PATRICK-VINCENT-GABRIEL, fils de Mme et Me Ferlande, avocat à la Cour d'appel de Saigon.

CLAUDE-YVES, fils de Mme et M. Salaun, garde principal des Eaux et Forêts.

PAUL, fils de Mme et M. Latour, commerçant.

NICOLE-MARYSE, fille de Mme et M. Michon, commissaire de Police à Chi-hoa.

TONKIN

JEAN-PIERRE-RENÉ-GEORGES, fils de Mme et M. Lucien, sergent (17 avril 1942).

GUY-MARCEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE, fils de Mme et M. Marcel Demy, adjudant-huissier au Tribunal militaire de Hanoi (22 avril 1942).

Mariages.

COCHINCHINE

M. LUCIEN DE GONZAGA avec Mlle EUGÉNIE LAMBARBE à Saigon (26 avril 1942).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

M. RENÉ MONTEAU, préparateur de pharmacie, avec Mlle JEANNE FRINZINE.

M. LÉON ROMAN, Infanterie coloniale, avec Mlle ANTOINETTE LANNES.

M. EMILE BODIN, propriétaire, avec Mlle TRIEU-LANH, fille de Mme et M. Triêu-van-Yên.

M. PONNOU PLAGNE, agent d'affaires, avec Mlle ARO-KIAMARY.

M. ROGER BRETEAU, sergent au 11e R. I. C., avec Mlle JEANINE GAUTIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TONKIN

Le docteur TON-THAT-HOAT, médecin ophtalmologiste, avec Mlle VU-HIÊN, licenciée en droit, fille de Mme et M. Vu-huy-Quang, à Hanoi (8 mai 1942).

M. JOUSIQUE-JUSTIN-ANTOINE DAIRY, caporal, avec Mlle NGUYÊN-TY.

Décès.

ANNAM

M. PONGNOT, infanterie coloniale à Hué (20 avril 1942).

COCHINCHINE

M. BERNARD VÉDRENNE, administrateur des Services civils, à Saigon.

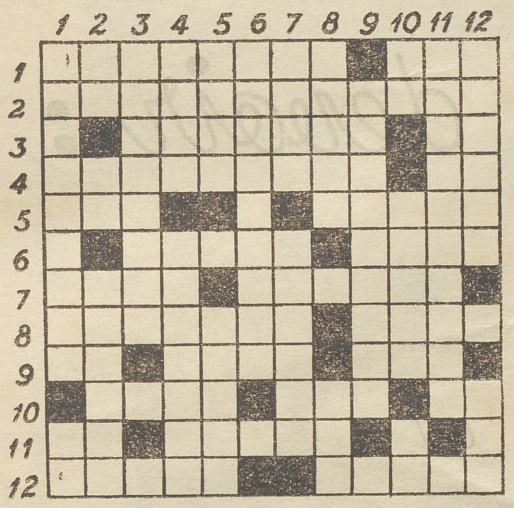
TONKIN

M. GEORGES PELLETIER, à Vinh-yên (16 avril 1942).

Mme Vve PANNIER, mère et belle-mère de Mme et M. Raymond Bel (22 avril 1942).

M. NGUYÊN-VAN-NGOC, dôc-hoc de Hà-dông (26 avril 1942).

MOTS CROISÉS N° 67



67. — *Horizontalement.*

1. — Probité rigoureuse — Certain insecte aurait été heureux d'en avoir.
2. — Qui écarte.
3. — Peintre français (1700-1777) — Initiales d'un Grand Veneur.
4. — Quand elles le sont, elles ne sont guère jolies — Inflammation.
5. — Ancienne forme de oui — Tribune.
6. — Chêne vert — Mesura du blé.
7. — Préfixe réservé à la langue scientifique — Retentira.
8. — Ouvrages d'histoire naturelle — Partie d'un compte.
9. — Deux voyelles — Femelle du lièvre — Rivière d'Allemagne.
10. — Clairement conçus — Quand il est bleu, femme auteur et pédante.
11. — Abréviation — Reine Marguerite.
12. — Protecteur de l'agriculture — Voile carrée.

67. — *Verticalement.*

1. — Nouvelle attaque — Commune.
2. — Pronom — En Champagne — Eparpillé.
3. — Le genou en est un.
4. — Ministre d'une religion — Publiciste français (1804-1886).
5. — Convenue — Traité entre Catherine II et la Porte (1792).
6. — Etrangetés.
7. — Cache — Père de l'Histoire ecclésiastique.
8. — Différentes parties d'une maison — Adresse.
9. — Insectes diptères parasites.
10. — Note — Frère aîné de Moïse — Note.
11. — Qualifie certain obstacle de steeple-chase.
12. — En Catalogne — En Océanie.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 66

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	P	E	L	L	E	T	I	E	R	I	N	E	■
2	I	S	O	E	T	E	■	N	A	V	E	T	S
3	R	O	B	■	I	N	A	G	U	E	R	R	I
4	O	N	E	R	E	U	S	E	■	■	F	E	R
5	U	■	L	O	R	I	C	A	I	R	E	S	■
6	E	D	I	T	■	R	E	N	T	E	R	■	A
7	T	H	E	■	R	O	N	C	E	V	A	U	X
8	T	U	■	R	O	S	S	E	■	A	S	T	I
9	E	Y	M	O	U	T	I	E	R	S	■	■	O
10	■	S	A	■	E	R	O	S	■	S	E	■	M
11	A	■	I	B	S	E	N	■	P	E	N	N	E
12	H	O	L	A	■	S	■	L	A	S	S	I	S

Le Directeur : JEAN SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Faites

votre

devoir :

donnez au

SECOURS NATIONAL

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE, DUVILLIER - HANOI

TÉL. 141 - 218



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques